

Itinéraires d'un curieux. Du côté de chez Sade

In memoriam Maurice Lever

Maison de la recherche - 19 janvier 2008
Journée d'étude organisée par

Sylvain MENANT et **Philippe ROGER**

Centre d'Étude de la Langue et de la Littérature Françaises
des XVII^e et XVIII^e siècles, CELLF 17^e-18^e

(UMR 8599 du CNRS et de l'Université Paris-Sorbonne)

Avec les interventions de :

- **Jean MESNARD** (CELLF 17^e-18^e, Université Paris-Sorbonne, Institut de France) :
« **Maurice Lever, une vocation de chercheur** » **p. 2**

- **Jean M. GOULEMOT** (Université de Tours, IUF) :
« **Comprendre une diversité et une unité profonde** » **p. 9**

- **Jean-Claude BONNET** (CELLF 17^e-18^e, CNRS) :
« **Maurice Lever : le biographe** » **p. 13**

- **Alain MOTHU** (CELLF 17^e-18^e, Université Paris-Sorbonne) :
« **Papiers de famille, canards et bûchers** » **p. 18**

- **Joël HUTHWOHL** (Conservateur-archiviste de la Comédie-Française) :
« **Les lumières du théâtre : Maurice Lever et la scène** » **p. 24**

- **Claude DURAND** (PDG des Éditions Fayard) **p. 30**

- **Caroline WARMAN** (Jesus College, Oxford) :
« **"Un petit homme court et gros, âgé de trente-cinq ans, d'une vigueur incompréhensible, velu comme un ours" : les figures du philosophe chez Sade** » **p. 35**

- **Philippe ROGER** (CELLF 17^e-18^e, CNRS et EHESS) :
« **Le texte-vie** » **p. 42**

« Maurice Lever, une vocation de chercheur »

Intervention de Jean MESNARD

(CELLF 17^e-18^e, Université Paris-Sorbonne, Institut de France)

Remonter à l'époque où j'ai fait la connaissance de Maurice Lever, ce qui se produisit très exactement à la rentrée universitaire 1969, c'est, aussi bien pour parler de lui que de moi, revenir à une sorte de commencement. Situation tout à fait indépendante de la volonté de l'un et de l'autre, mais résultant simplement, pour l'un et l'autre, de la nécessité urgente d'opérer certains choix, imposés par les transformations générales de la vie universitaire consécutives aux événements de 1968, et, plus précisément, par la création des nouvelles Universités parisiennes, entre lesquelles nous nous trouvâmes tous les deux orientés, en 1970, vers celle de Paris IV. Là devait survivre une grande part de l'ancienne Sorbonne, surtout dans le domaine des Lettres classiques. Saisis par ce climat général de changement, assez chaotique d'ailleurs et se prêtant aux initiatives individuelles, nous avons chacun à trouver notre place dans les nouveaux ensembles qui se constituaient, et à nous créer une fonction propre. Mais, ces données générales étant posées, nos conditions n'en demeuraient pas moins sensiblement différentes, ne serait-ce que pour des raisons d'âge et de statut universitaire. Non sans que nous nous trouvions naturellement en rapports assez suivis.

Le cadre où nous nous sommes rencontrés et où nous n'avons jamais cessé ensuite de nous revoir principalement était un Centre de recherches de fondation récente, foyer de collaboration entre ce qui était alors la Faculté des Lettres de l'Université de Paris et le CNRS Centre consacré à la littérature française des XVII^e et XVIII^e siècles, l'autonomie des deux siècles ayant été exclue pour des raisons de rentabilité. Il bénéficiait d'une direction incontestée en la personne de Jean Fabre, assisté de Raymond Picard pour le XVII^e siècle. La recherche se trouvait ainsi disposer, dans le double domaine qui lui était assigné, d'une formation spécialisée, nouveauté à laquelle tous les professeurs chevronnés ne s'adaptaient pas facilement, habitués qu'ils étaient à une large interférence, parfois ambiguë, entre enseignement et recherche. Mais les choses commençaient à bouger.

Ainsi dans la dernière année de l'ancienne Sorbonne, où je faisais en quelque façon mes premières armes, de nouvelles méthodes de travail se trouvaient-elles avoir acquis droit de cité. Certaines de ces méthodes concernaient directement la recherche en tant que telle, indépendamment de son exploitation, en quoi elle risquait fort de se limiter à la documentation, bibliographique, ou bien orientée vers les manuscrits, ou bien encore définie en fonction de certaines thématiques ou de certains modes d'expression. Tâches évidemment fort utiles, mais assez ingrates, qui devinrent le pain quotidien de Maurice Lever lorsque, avec une certaine chance pourtant, il fut nommé, à compter du 1^{er} mai 1968 (date sur laquelle on pourrait rêver), attaché de recherche au CNRS, avec affectation à notre Centre, au titre plus spécial du XVII^e siècle. On pourrait sans doute retrouver encore, dans les placards du Centre, où ils ont tranquillement vieilli, les dossiers qui ont été constitués en vertu de ce programme. Ils renferment notamment de nombreuses informations, toujours inexploitées, sur les fameux *Recueils Conrart* de la Bibliothèque de l'Arsenal. Les curieux que nous ne sommes pas toujours pourrions y faire encore des découvertes. Un élément plus substantiel était constitué par une bibliographie du roman français du XVII^e siècle, sur la voie d'une publication et qui parut un peu plus tard. Telle était la situation que je pouvais découvrir à la rentrée 1969.

Mais il y avait bien autre chose en Maurice Lever. Il suffisait de le regarder vivre et de bavarder avec lui pour découvrir ce qu'il avait d'unique. J'y remarquerais d'abord une grande aisance dans les rapports humains, un mélange de simplicité et de distinction qui lui rendaient toutes naturelles aussi bien la franchise que la courtoisie. J'y ajouterais une inaltérable joie de vivre, un besoin de rire fréquent et spontané, dans le plus parfait bon goût, le tout sans doute scellé d'une manière définitive, en juin 1971, par le mariage avec Evelyne Saive, amie d'études pour sa part tournée vers l'histoire, mais appelée par là dans le Centre de recherches devenu au bout de quelques années contigu au nôtre. Nous avons beaucoup admiré ce couple si uni, si visiblement heureux, souvent engagé dans des entreprises communes. Nous avons éprouvé beaucoup de peine lors de la séparation brutale qui s'est produite à une date encore proche.

Mais si la qualité humaine frappait d'abord, la découverte de la personnalité intellectuelle s'imposait ensuite. Les circonstances dans lesquelles je me suis trouvé m'amènent à tracer un rapide parallèle entre Maurice Lever, devenu le représentant du XVII^e siècle dans notre Centre pour le CNRS, et son homologue pour le XVIII^e siècle, Jean Varloot, qui s'est principalement consacré à l'édition des *Œuvres* de Diderot. Comme Maurice Lever, ce dernier était entré dans l'enseignement supérieur par la recherche et par le CNRS. Mais il s'était d'abord hautement distingué dans l'enseignement secondaire, devenant un éblouissant professeur de khâgne : de son évolution, il y a eu beaucoup d'autres exemples autour de 1968. Au contraire, Maurice Lever est arrivé à des fonctions comparables nettement plus jeune, par la grâce initiale de la recherche, et comme un homme neuf.

Un homme beaucoup plus neuf que je ne l'imaginai d'abord, un véritable *self made man*, une sorte d'aventurier de la culture. Né en 1935, d'un père juif, originaire d'Égypte, chef d'une petite entreprise à Paris, et d'une mère bretonne, il fut éveillé par celle-ci, dès ses toutes premières années, à ce qui allait être le point de départ d'une formation exceptionnellement originale, le goût de la lecture. Il n'avait encore que quatre ans lors de la déclaration de guerre. Son père comprit aussitôt la nécessité de se mettre à l'abri de la menace hitlérienne, et il partit avec sa famille pour s'établir dans son pays d'origine, à Alexandrie. Ville éminemment culturelle, mais qui n'offrait pas les meilleurs moyens de procurer une solide éducation à un jeune Français exilé et de condition modeste. La force de l'enseignement secondaire français d'alors, même dans ses transplantations étrangères, fit cependant merveille sur lui, chez les Frères du Collège Sainte-Catherine d'Alexandrie, dont il fut l'élève jusqu'en 1947. Ce fut pourtant encore sa mère qui joua le principal rôle, en favorisant sa boulimie de lecture par la fréquentation de bibliothèques publiques et de cabinets de lecture. L'un de ses premiers enthousiasmes fut déclenché par *Les Misérables* : déjà le genre du roman exerçait sur lui beaucoup de séduction. Il faudrait y ajouter le théâtre, notamment comique, et non seulement lu, mais joué, et assumé sur toute la ligne : des textes aux acteurs – entre lesquels il remarqua surtout Louis Jouvet – et jusque sur la scène : il possédait d'incontestables dons pour le jeu dramatique. La parenthèse égyptienne, qui aurait pu entraîner un certain laisser-aller, avait été exploitée, grâce à sa curiosité naturelle et à sa qualité d'esprit, dans le sens d'une découverte toute personnelle de la littérature : heureuse formation pour le chercheur qu'il était en profondeur et dont la vocation se dessina un peu plus tard.

Le retour en France, en 1947, entraîna peut-être d'abord quelques regrets, et ne fut pas totalement apprécié. Du moins donna-t-il lieu à l'apparition de nouveaux traits de personnalité : en premier lieu, un besoin aigu de liberté, tout à fait compatible chez lui avec une vie organisée. L'enfant fut inscrit au lycée Janson-de-Sailly. Ce que d'autres auraient considéré comme un privilège lui apparut surtout comme l'entrée dans un monde de conventions étrangères à son véritable milieu, avec cette circonstance aggravante que, n'ayant pas auparavant fait de latin, il fut versé dans une section scientifique, pour laquelle il ne se sentait pas fait. D'où une sorte de nostalgie des lettres, nostalgie nourrie seulement par son expérience des livres, mais qui s'achevait en un rêve d'authentique culture, avec français, latin et grec, que sa volonté forte, palliant les interdits de l'administration, cherchait tous les moyens de réaliser. Détermination qui entraîna un cursus tout à fait étrange, compliqué encore par des problèmes de santé. Maurice Lever ne fut jamais bachelier. Il apprit par ses propres moyens le latin et le grec. Pour entrer dans l'enseignement supérieur, il profita de cet examen de rattrapage qui fut heureusement créé vers 1960 (je l'ai moi-même fait passer, étant alors en poste à Bordeaux), n'ayant eu aucune peine à réussir. Dans la foulée, il fit, à la Faculté des Lettres de Paris, entre 1961 et 1964, une licence et une maîtrise complètes de lettres classiques, ancien style. L'attention de ses maîtres s'arrêta naturellement sur lui. Peu tenté

par le conseil, qui lui fut évidemment prodigué, de préparer l'agrégation et d'entrer dans l'enseignement secondaire, il accueillit avec faveur la perspective d'entreprendre une carrière dans la recherche, amorcée par la nomination d'attaché de recherches au CNRS, le 1^{er} mai 1968, qui allait marquer dans sa vie ce nouveau commencement dont j'ai déjà fait état, et qui me valut bientôt l'avantage de le connaître.

Ce dont je fus alors témoin, ce fut la direction que prenait ce commencement, par le seul fait de la liberté de celui qui parvenait à ce stade dans le cadre extrêmement ouvert du CNRS et à une époque où l'écroulement des acquis du passé pouvait laisser place, soit à une joyeuse anarchie, soit à une quête de nouvelles solidités. C'est cette seconde voie que Maurice Lever suivit, avec un esprit de méthode qui allait lui procurer tant un épanouissement personnel que l'efficacité dans son travail. Il commença par se dégager des enquêtes strictement documentaires vers lesquelles il avait dû se tourner d'abord. Non pas nécessairement en y renonçant : sa vocation de chercheur comportait une obligation d'exhaustivité et d'exactitude dans les données initiales sur laquelle il n'a jamais transigé. Mais ce point de départ ne devait pas constituer un terme. Le document est fait pour être analysé, interprété, dépassé dans des constructions où le concept prend le relais du fait et même du texte. C'est ainsi que l'enquête bibliographique sur le roman français du XVII^e siècle déboucha rapidement sur un répertoire du genre romanesque, sous le titre, évidemment suggéré par Raymond Picard, *La Fiction narrative en prose au XVII^e siècle*, publié en 1976 aux Éditions du CNRS. Dans la foulée, le chercheur s'éleva au plan de la critique littéraire, servie par une véritable maîtrise de l'écriture, avec une étude sur *Le Roman français au XVII^e siècle* (PUF, 1976). Ses curiosités ne cessaient d'ailleurs de s'élargir. Je le constatais moi-même de près. Dans cette sorte d'autre commencement que m'avait procuré à moi-même l'entrée à la Sorbonne, et en pleine conscience de la nécessité d'un renouveau pour nos études, j'avais été particulièrement séduit par la possibilité d'organiser des séminaires, selon une formule à la fois souple et exigeante, permettant d'envisager la littérature du XVII^e siècle, puisqu'il s'agissait d'elle, sous des angles aussi méconnus qu'essentiels, et selon une perspective plus structurale que thématique. Maurice Lever voulut bien s'intéresser à ce projet et se montrer, pendant de longues années, très assidu aux séminaires que j'organisais selon cette formule, y donnant souvent lui-même des communications très variées et de grande qualité, aussi bien par le contenu que par la forme. Ainsi, pleinement engagé dans sa vocation de chercheur, il continuait à en approfondir les visées. Il y était puissamment aidé par la remarquable organisation de ce domaine de la recherche, combinée à un sens précieux de l'interdisciplinarité nécessaire, qu'avait réalisée à Paris IV le Président Dupront.

Le Centre XVII^e-XVIII^e siècle s'était ainsi trouvé pourvu de locaux importants et de moyens substantiels, qui ne lui ont jamais fait défaut par la suite. Encouragé d'ailleurs par les progrès qu'il se voyait lui-même réaliser, Maurice Lever poursuivait cette sorte de construction de lui-même, bénéfique tant pour le développement de sa personnalité que pour celui de la recherche dont il

tenait les rênes. En même temps, sa carrière progressait d'une manière rapide. L'attaché de recherches atteignait en 1972 le grade de chargé. L'une de mes grandes joies comme membre du Comité National du CNRS fut de pouvoir, en 1977, le faire accéder à celui de maître de recherches. Lorsqu'il devint directeur, en 1983, je n'avais plus les mêmes possibilités d'action.

C'est en effet peu de temps après que, par un de ces mouvements d'indépendance dont il était coutumier, il manifesta le désir de changer de spécialité, et, dix-septième, de franchir le pas du XVIII^e siècle. Rien ne s'opposait en principe à un tel changement, obligeant pourtant, également en principe, à un rééquilibrage du Centre qui ne fut jamais engagé, faute, dirons-nous, d'une «volonté politique». Quoique nécessairement espacés, mes rapports avec Maurice Lever ne cessèrent de demeurer extrêmement cordiaux et confiants, et c'est toujours avec beaucoup de joie que nous nous sommes revus. Simplement, je n'étais plus responsable de lui.

Avant de le quitter, en plein rebond de son activité créatrice, comme il sera précisé par la suite des communications, je ne puis quand même me dispenser, pour compléter l'image qui m'est restée de lui, d'en faire ressortir quelques autres traits, non moins originaux que les précédents, et qui se composent, en un curieux contrepoint, avec ses talents de chercheur.

On peut les dégager principalement de deux ouvrages pour lesquels il me semble qu'il avait une tendresse particulière, et dont je possède des exemplaires reçus de lui.

Le premier s'intitule *Le Monde à l'envers*. C'est un beau livre d'images, un livre d'art, de grand format, publié par l'Atelier Hachette/Massin, en 1980. Le signataire se nomme Frédérick Tristan. Mais au sujet indiqué par le titre du livre, reprise d'un thème fondamental de l'univers humaniste abondamment illustré aussi bien par le texte que par l'image, correspond principalement, sous le titre *La Représentation du mythe, Essai de Prologue*, une belle étude, dense et riche à la fois, de Maurice Lever, envisageant en particulier, sous un angle très personnel, la question fondamentale du rapport entre le texte et l'image. Mais il est évident que c'est le thème général qui l'a retenu.

C'est d'ailleurs lui que l'on retrouve dans un autre livre, de présentation plus classique, intitulé *Le Sceptre et la marotte, Histoire des fous de cour*, publié chez Fayard en 1983. La filiation se fait plus évidente avec l'inspiration éblouissante du fameux *Éloge de la folie*, comme avec l'œuvre de Rabelais, d'ailleurs disciple d'Érasme. Voilà sans doute quels ont été les deux maîtres à penser et à vivre de Maurice Lever. Je le dirais volontiers fondamentalement érasmien. Convaincu de la folie humaine, il a pourtant foi en la sagesse, l'une et l'autre, bien ménagées, n'étant pas incompatibles. Nul excès chez lui ; nulle propension à la violence surréaliste ou anarchisante ; toujours la fantaisie et le sourire.

Dans la dédicace dont il m'a fait la faveur pour ce livre, l'auteur définit celui-ci comme le «petit divertissement d'un historien du dimanche.» Si l'on me permet une glose, j'ajouterai que la semaine avait aussi son historienne, en la personne d'Évelyne. Nous quittons Maurice ; mais nous restons aux côtés du couple.

Toutes ces remarques ponctuelles appellent la synthèse d'une brève conclusion.

Conformément à l'orientation fondamentale que j'ai adoptée, nous retiendrons d'abord de Maurice Lever l'image d'un destin exemplaire de chercheur. Non pas seulement à cause de l'excellent praticien qu'il a été des techniques de l'érudition, de sa maîtrise dans l'établissement des faits et dans l'interprétation des textes. Mais parce que la recherche, chez lui, a été sous-tendue et gouvernée par la culture. Ce qu'il a tenu constamment pour l'objet à trouver était, en définitive, l'autre, cet interlocuteur désiré prenant principalement le visage de l'écrivain, mais aussi de tous ceux qui ont accompagné ce dernier, au long des temps, dans sa rencontre avec le public, lecteurs et spectateurs, disciples et contradicteurs, érudits et metteurs en scène, historiens et critiques. De plus, pour atteindre tout à fait son terme, cette recherche était aussi celle de soi-même, en ce sens que, par la multiplicité des expériences réalisées, se mettait progressivement en œuvre la construction d'une personne.

Du fait de la complexité de cette attitude fondamentale, il n'est pas surprenant que celui qui la manifestait se présentât en même temps sous une face complémentaire : au-delà de l'homme de bibliothèque ou de cabinet, on pouvait découvrir chez lui, par tout ce qui lui conférait une existence sociale, un véritable homme de lettres. Il échappait ainsi à tout ce qui aurait pu le faire classer comme un universitaire amateur pour entrer de plain-pied dans l'univers des auteurs. En fait, ces deux mondes sont simultanément présents dans tout ce qui permet de le caractériser comme un homme d'institution, menant une vie active dans des groupes où il jouait un rôle d'animateur : d'un côté le CNRS et la Sorbonne ; de l'autre les maisons d'édition et les entreprises collectives de publication : on sait qu'il dirigea la collection "Histoire des hommes" aux Presses de la Renaissance. Il en retira un bénéfice personnel considérable, trouvant pleinement à s'épanouir dans la communauté des écrivains et dans cette vie peut-être supérieure à laquelle fait accéder la littérature.

Mais le terme qui nous conduirait le mieux jusqu'au cœur de sa personnalité a été déjà suggéré par certains aspects de cette évocation : c'est celui d'humaniste. Certes la curiosité très tôt éprouvée pour les lettres antiques ne semble pas avoir eu de suites importantes. Mais à l'aube de la vie professionnelle, l'intérêt porté au XVII^e siècle et la longue spécialisation dans ce domaine ont laissé sur lui une empreinte comparable. On a pu aussi constater un attachement exceptionnellement vif pour les grands humanistes de la Renaissance, d'Érasme à Rabelais, et il faut probablement ajouter Montaigne. Mais ce qu'il pensait trouver chez eux, comme chez les classiques, c'était toujours l'humain, saisi sous d'autres aspects et avec un art différent, mais selon des finalités assez proches. Dans sa philosophie personnelle, je

suppose que l'attachement à l'humain, entraînant compassion active pour toute misère et culture de la joie de vivre dans une société amicale, a inspiré les actions dans lesquelles il s'est le plus profondément engagé. C'est en fonction du même principe que j'interpréteraï son attitude devant la mort, et le désir si surprenant qu'il avait expressément manifesté, lui dont l'incroyance était, sinon affichée, du moins ouverte, d'une cérémonie religieuse. selon le rite catholique, pour ses obsèques. Si je m'en rapporte au témoignage émouvant et profond d'Évelyne, il accomplissait par là un double geste, celui d'une foi dans des valeurs qui, pour demeurer strictement humaines, n'en devaient pas moins être affirmées et servies, et celui de la reconnaissance d'un étranger d'origine envers un pays d'accueil très aimé, reconnaissance au sens affectif et moral du terme, mais aussi en un sens plus directement spirituel, en ce qu'elle a tenu à st manifestée par la participation à des rites ancestraux conçus comme propres à réaliser l'union entre cet autre par excellence qu'est l'étranger et le peuple auquel il a choisi d'appartenir.

Jean MESNARD

« Comprendre une diversité et une unité profonde »

Intervention de Jean M. GOULEMOT

(Université de Tours, IUF)

Parce que, comme nous tous, aujourd'hui plus spécialement sans doute, je ressens comme un manque sa disparition, j'ai été tenté d'évoquer Maurice Lever, tel que je l'ai connu. En ce cas, J'aurais joui d'un privilège sur tous ceux qui ont travaillé avec lui dans cette maison. Je suis sans doute un des tout premiers à l'avoir rencontré. Il venait visiter les lieux qui devaient l'accueillir. Mon directeur de thèse, Jean Fabre, me l'a présenté dans le Centre naissant, installé dans la Galerie Richelieu déserte alors pour les raisons que l'on sait [*Maurice Lever a fait son entrée au Centre le 1^{er} mai 1968*]. Il venait juste d'être recruté, sans avoir encore été « attribué » à un des professeurs du Centre, si je puis me permettre un tel verbe. Je l'ai revu ensuite au hasard de mes rares passages au Centre quand je suis devenu provincial et turbo-prof. Nous nous sommes revus plus fréquemment quand Évelyne et lui se sont installés en voisins dans le IX^e arrondissement, rue d'Aumale. Il nous arrivait de dîner ensemble et autour d'un verre de nous communiquer nos trouvailles bibliophiliques, de cancaner, de commenter les annonces de *La Gazette de l'Hôtel Drouot* ou une des merveilleuses fiches bibliographiques de Madame Mégret, dont il avait été un des assistants, de nos interventions communes au « Panorama » de France Culture, de parler de tout et rien, comme il se doit, et du monde tel qu'il allait. Et ce jusqu'à la maladie qui devait l'emporter.

Les uns et les autres, nous avons suffisamment lu les *Lettres à Falconet*, pour que, croyants ou athées, nous soyons assurés que notre survie sera aussi, ou seulement, celle de nos œuvres. Et c'est pour parler de l'œuvre de Maurice Lever, importante et abondante, que nous sommes aujourd'hui réunis. En parler, la décrire, c'est aussi évoquer ses lecteurs d'aujourd'hui et de demain qui seront, plus sûrement que nos souvenirs, la preuve certaine de sa présence parmi les vivants. Il est un vers de Quevedo qui exprime mieux qu'un long paragraphe cette idée forte de la survie par les œuvres : « *escuchar a los muertos con los ojos* », « écouter les morts avec les yeux », c'est-à-dire en lisant leurs œuvres. Contre Falconet, Diderot adopte une position qui fut longtemps celle de la culture espagnole. Proclamer son mépris pour la mort et prétendre en même temps la vaincre par la mémoire de ceux qui vivent et se

souviennent du défunt et, le cas échéant, de son génie. Miguel de Unamuno dans *El Sentimiento trágico de la vida*, affirme qu'un homme ne meurt définitivement quand plus personne ne se souvient qu'il a vécu.

J'ai suivi de près le travail de Maurice Lever, comme utilisateur et souvent comme critique pour le compte de *La Quinzaine littéraire*. Il m'est arrivé, à lire la diversité de ses publications, au-delà des deux pics et de leurs environs consacrés à Sade et Beaumarchais, de m'interroger sur leur unité. Sans aucun doute, il existe dans son œuvre un troisième vaste ensemble sur le théâtre qui tenait à la passion de Maurice Lever pour le monde des comédiens et l'univers théâtral. Il a consacré ses dernières forces à rédiger pour France Culture un ensemble d'épisodes de ce qui ressemblait à un feuilleton publié en 2006 sous le titre *Grande et petite histoire de la Comédie-Française*.

Mais au-delà, que faire des *Canards sanglants*, des *Bûchers de Sodome*, qu'on peut, prétend-on parfois, rattacher à ses études sur Sade, de *Isodora Duncan, roman d'une vie* (1980, et plusieurs fois réédité), du *Monde à l'envers* écrit en collaboration avec Frédérick Tristan (1980) et du *Sceptre et la marotte* (1985) ? Je n'ai jamais franchement questionné Maurice Lever sur ce fil caché, sur « l'unité secrète » de sa recherche, selon l'expression qu'emploie Montesquieu dans la préface des *Lettres persanes*. Nous n'en avons jamais parlé qu'indirectement, à demi-mot. A moi qui suis méfiant face aux biographies d'écrivains, il répondait qu'il était plus fasciné par les hommes que par les œuvres. Comme je le taquinais un jour en lui rappelant qu'il avait commencé en établissant un remarquable répertoire bibliographique du genre romanesque en France (1600-1700), et qu'il avait été le préfacier du *Miracle d'amour* de Pierre de Marbeuf et d'un roman inédit du XVII^e siècle *Élise*, dont il avait établi l'édition critique en 1981, il m'avait répondu avec le plus grand sérieux que ces auteurs-là ne méritaient pas que l'on racontât leur vie et que l'absence de documents ne permettait même pas de l'envisager. Avec élégance et discrétion, Maurice Lever a beaucoup tardé à révéler ses origines, son cursus universitaire, inattendu et exceptionnel, et son profond attachement pour ce pays, sa culture et sa langue, qu'il considérait comme des biens inaliénables. Comme je viens d'une famille qui a payé cher sa défense d'une certaine idée de la France, je me sentais touché, ému aussi par cette adhésion passionnée et raisonnée, qui n'impliquait ni rejet ni exclusion, mais volonté de partage et d'accueil.

Il m'était alors facile de comprendre que les choix de recherche de Maurice Lever n'avaient pas toujours été étrangers à cette relation qu'il entretenait avec une culture à la fois choisie et conquise. Le XVII^e de ses débuts, comme lui-même le laissait parfois entendre, s'expliquait de la même manière. Il s'agissait de manifester son adhésion pour une langue épurée, drapée, majestueuse, dût-on dans le même temps chercher à découvrir peu à peu ce qu'elle cachait de méandres obscurs et de détours imaginaires et parfois inquiétants. Tout avait commencé sans aucun doute alors que Maurice Lever envisageait une carrière de comédien, d'homme des masques et de la représentation. Devenu

universitaire, il s'était tourné vers la « fiction narrative », genre non régulé, qui à côté de l'exceptionnelle rigueur dépouillée de la *Princesse de Clèves*, contient des trésors d'excès baroques et de fantaisie débridée. Car dans le même temps Maurice Lever aspirait à rendre compte de l'ordre et de sa nécessaire transgression. Comment, sinon, comprendre que parallèlement à ses études sur le XVII^e siècle balisé et de lui-même ordonné, il se soit tourné vers les *Canards sanglants et les faits divers* ou le *Sceptre ou la marotte* où s'illustrent parfaitement tensions et écarts ? Un peu comme si le pouvoir monarchique nécessitait sa caricature dérisoire par le fou et sa marotte, caricature qui, au demeurant, sert à révéler quelques-unes de ses vérités dissimulées sous l'apparat et la parure. Selon les domaines parcourus et analysés, les fascinations et les transgressions sont diverses. Dans *Les Bûchers de Sodome*, Maurice Lever montrait comment se met en place et s'épuise une forme de tolérance puis de répression féroce et elle-même totalement irrationnelle.

J'ai découvert assez tard que nous partagions, Maurice Lever et moi, un même intérêt pour des érudits de la fin du XIX^e, aujourd'hui passablement méprisés, mais en leur temps passionnés de la Bibliothèque nationale et des archives, amateurs de second rayon et d'une histoire des mœurs, peu avouable et mise par l'historiographie sous le boisseau. Ce sont ces pilleurs d'archives, qui étaient amis de Guillaume Apollinaire, découvreurs de textes oubliés, au service des éditeurs de *curiosa* comme Jules Gay, ou collaborateurs des « Maîtres de l'Amour ». Leurs travaux constituent une masse documentaire extraordinaire, avec malheureusement peu d'indications de sources. Nous avons plusieurs fois, le verre à la main, exprimé notre reconnaissance à des besogneux comme d'Almeiras, Alfred Bégis, Fleuret, Villeneuve, Lachèvre et leurs successeurs, tout en reconnaissant que merveilleux chasseurs d'inédits, de documents rares, de mœurs secrètes ou enfouies, ils se contentaient de mettre au jour faits et anecdotes sans essayer d'interpréter ou même d'ordonner, de retrouver au-delà de leur diversité et même de leur hétérogénéité une organisation nécessaire qui leur donnât un autre sens que leur marginalité incongrue. Nous éprouvions pour Alfred Bégis, dont les mésaventures nous amusaient, un sorte d'affection. Il a laissé une œuvre érudite, un peu dans le style de celle de Lenôtre en même temps qu'il collectionnait avec sérieux et passion le second rayon. Il a sans aucun doute aidé Apollinaire, Fleuret et Perceau à rédiger leur catalogue de l'Enfer. Rien que de très banal. En 1866, la bibliothèque érotique d'Alfred Bégis, par ailleurs syndic de faillites, fut saisie par la police impériale, qui la mit en dépôt à l'Enfer. Adoptant un profil bas, Alfred Bégis s'en plaignit amèrement à ses amis, mais ne porta pas l'affaire devant les tribunaux. Ayant sans doute pris sa retraite, il se décida à réclamer publiquement sa bibliothèque dès 1882. Il fut débouté comme il le prétend dans un opuscule de 1899, intitulé *L'Enfer de la Bibliothèque nationale. Revendication par M. Alfred Bégis de livres saisis à son domicile et déposés à la Bibliothèque impériale. Débats judiciaires*. On raconte que l'Administrateur de la BNF d'alors, lassé de ses plaintes et tenant à conserver dans ses fonds les livres saisis, fit établir une autorisation permanente de lecteur à Alfred Bégis

pour qu'il pût, quand l'envie le prenait, venir lire ses livres à la Bibliothèque. En bibliophiles passionnés, nous goûtions tout le sel de la proposition.

Maurice Lever ne cachait pas l'importance qu'il attachait, en ce qui concerne la connaissance du monde littéraire et social du XVIII^e siècle, aux *Mémoires secrets* de Bachaumont ou aux informations fournies par *La Correspondance secrète* de Mettra et quelques autres correspondances plus ou moins secrètes qui vantaient les charmes discrets ou publics de maisons accueillantes du Palais-Royal, des abords de Saint-Lazare ou de la Porte de Clichy. Il les utilisait pour comprendre et décrire les deux faces de la comédie sociale, ce mélange de tensions et d'équilibres, de débordements tolérés et d'interdits, d'ordre et de transgression pour que se constitue une respiration, un jeu au sens physique, moral et social, qui étaient indispensables.

Avant de conclure, je voudrais revenir sur ce que j'ai avancé sur le goût de Maurice Lever pour les hommes à destin. Pour Sade, dont il sera plus longuement parlé, il s'agit là d'une évidence. Lors d'un débat, quelque chose comme *Le Cercle de minuit* qu'animait alors Michel Field et auquel nous participions, Jean-Jacques Pauvert, Maurice Lever et moi-même, l'empoignade fut rude entre Pauvert et Maurice. Car s'il reconnaissait volontiers le caractère exceptionnel d'une œuvre et d'un destin, il tenait à rappeler son enracinement historique, le conflit entre l'appartenance aristocratique qui imposait une voie à suivre et la force des passions qui en détournait, source, par ailleurs, d'une connaissance de l'homme et de ses pulsions profondes. Maurice Lever, ce soir-là, s'était refusé à faire de Sade un nouveau Prométhée, un ange de la libération, victime expiatoire d'une société aliénée, hypocrite et craintive, pour montrer le travail à risques d'un écart nécessaire et douloureux entre la voie tracée qu'on n'abandonne jamais totalement et l'aspiration à un dépassement, à une rupture, d'où naît l'intuition d'un savoir à conquérir. C'était, selon lui, cet ensemble de données qui finissent par construire un destin.

Nul doute que les trois volumes consacrés à Beaumarchais, jugés parfois trop minutieux, sont d'une extraordinaire richesse, magistraux faudrait-il dire, et qu'ils constituent un modèle de biographie culturelle. Maurice Lever, avec Beaumarchais, illustre parfaitement son projet : décrire une vie dans son étonnante diversité, son foisonnement, ses liens multiples, son articulation complexe à l'actualité et à l'histoire. Dans ce parcours, tout est réalité et tout est théâtre. S'y côtoient aristocrates et aventuriers, pouvoir en place et marginaux de la politique et des lettres et où la littérature, quoi qu'on en dise, n'est qu'un moment parce que tout relève d'un art de la représentation, le théâtre comme les procès, l'amour, les aventures anglaise et américaine. Magnifique illustration que nous offre Maurice Lever de cette affirmation du *Neveu de Rameau* qui voit le monde comme une vaste pantomime ou ce grand branle des gueux, qu'au fond nous demeurons, quoi qu'il en coûte. Je vous remercie de m'avoir fourni l'occasion de renouer le dialogue interrompu avec Maurice Lever.

Jean M. GOULEMOT

« Maurice Lever : le biographe »

Intervention de Jean-Claude BONNET

(CELLF 17^e-18^e, CNRS)

Au moment où René Pomeau venait d'achever sa biographie de Voltaire en cinq volumes avec l'équipe qu'il animait dans notre Centre d'études, Maurice Lever publiait, en 1991, sa grande biographie de Sade qui restera elle aussi comme une des plus notables entreprises du CELLF 17^e-18^e. Ce livre a fait date dans la carrière de son auteur parce qu'il a reçu un formidable accueil de la critique et du public. C'est la raison pour laquelle Maurice s'est lancé ensuite dans une autre aventure du même ordre, sa biographie de Beaumarchais en trois volumes, qui a occupé ses dernières années. Ainsi, la biographie d'écrivain, comme part essentielle de l'histoire littéraire, a-t-elle été au cœur des travaux de notre Centre, non seulement chez les dix-huitiémistes mais pour les dix-septiémistes : en témoigne une belle continuité qui va de *La carrière de Jean Racine* de Raymond Picard publié en 1956 au récent *Jean Racine* de Georges Forestier, mais entre les deux ouvrages un long et fructueux débat a vu le jour.

Roland Barthes écrivait dans la revue des *Annales*, en 1960, à propos du grand livre de Raymond Picard : «Voyez un sujet déjà excellemment défriché par Picard : la condition de l'homme de lettres dans la seconde moitié du XVII^e siècle». Cinq ans plus tard, la polémique fameuse entre R. Barthes et R. Picard allait ouvrir une période de crise consacrant une fracture durable entre l'histoire littéraire et la critique. Dans les «années structuralistes», on assiste à une profonde remise en cause de l'approche biographique : avec entre autres, Jacques Derrida dans *De la grammatologie*, d'une certaine manière Michel Foucault dans *L'Archéologie du savoir*, ou Marcelin Pleynet dont le *Lautréamont par lui-même* s'imposa comme le petit livre rouge de l'anti-biographisme. On reprenait alors en la radicalisant une critique de Sainte-Beuve déjà faite par Mallarmé, Valéry et surtout Marcel Proust. Cela était, en vérité, salutaire car si Sainte-Beuve ne manque pas de talents pour caractériser les physionomies littéraires, les groupes, les œuvres du second rayon, il manque sérieusement de jugement et fait même souvent preuve d'aveuglement à propos des plus grands chef-d'œuvres comme le montrent ses arrêts absurdement condescendants sur Stendhal, sur Balzac, ou sur les *Mémoires*

d'outre-tombe. S'il y avait bien quelque chose à revoir dans la perspective biographique, il ne fallait pas non plus que celle-ci fût trop longtemps stigmatisée ou abandonnée. C'est apparemment soucieux de ce risque que Gérard Genette proposa la notion mystérieusement englobante de «biographique», qui permettait de la réinstaurer pleinement dans la critique et l'histoire littéraire. La crise eut donc des effets plutôt bénéfiques en contribuant à une sorte de refondation disciplinaire, une histoire littéraire recomposée parvenant finalement à surmonter les anciens clivages.

Pour bien mesurer la singularité de Maurice Lever biographe, il est éclairant de confronter son entreprise sadienne à celle de René Pomeau concernant Voltaire. La biographie «Voltaire en son temps» publiée entre 1985 et 1990 avait comme principal défi à relever de renouveler la biographie en six volumes procurée un siècle plus tôt par Gustave Desnoireterres (1871-1876) : «Voltaire et la société française au XVIII^e siècle». René Pomeau a réuni une équipe de collaborateurs et réparti entre eux la responsabilité des différents volumes. Dans l'introduction du premier volume dont il s'est chargé lui-même, on voit combien il est conscient du débat récent sur le genre biographique, comme du renouvellement de la critique et de l'histoire littéraire. Dans les études voltairiennes, il est à ce moment-là en quelque sorte le patron, l'incontestable spécialiste qui a beaucoup édité et commenté son auteur auparavant. La nouvelle biographie sera donc la synthèse de toute une vie de travaux personnels et d'animation des études voltairiennes. Ce fut également le cas pour la biographie de Stendhal de Michel Crouzet et cela eût été le cas pour Mme de Staël si la regrettée Simone Balayé avait eu la possibilité de mener à bien son ouvrage. Il en va tout différemment de Maurice Lever.

Au moment où il s'engage dans sa biographie de Sade, il n'est pas encore vraiment sadien. On pourrait penser qu'il va donner dans le genre néo-biographique qui commence à être à la mode avec, par exemple, l'excellent *Chamfort* de Claude Arnaud auquel fera suite un *Cocteau*. Si Maurice peut se lancer dans un tout autre projet, moins «essayiste» et indiscutablement plus monumental, c'est qu'il a su établir des rapports de confiance avec Xavier et Thibault de Sade qui ont mis à sa disposition l'ensemble de leurs archives de famille : une masse considérable de correspondances et de documents inédits propres à renouveler la biographie du marquis. Une des grandes qualités de Maurice fut son extrême délicatesse envers la famille de Sade qui avait bien besoin d'égards en vérité, car elle pouvait se dire qu'elle avait un nom difficile à porter. Maurice a rendu compte de cet héritage difficile en étudiant le complexe dossier de l'article «Sade» rédigé par Audiffret dans la *Biographie Michaud*. Xavier et Thibault de Sade se sont montrés des collaborateurs remarquablement ouverts pour le chercheur passionné qu'était Maurice. Ce dernier retrouvera la même générosité chez Jean-Pierre de Beaumarchais. Les familles d'écrivain ne se conduisent pas toujours avec la même élégance... C'est parce qu'il avait le trésor des archives de famille à sa disposition que Maurice a trouvé la force et une indiscutable légitimité pour ouvrir son grand chantier en deux volets : la biographie de Sade est publiée en 1991 et les

«Papiers de famille» en deux volumes en 1993 et 1995. Pour l'édition de ces «papiers» qui sont le socle documentaire de la biographie, Maurice avait créé une équipe Sade dans notre Centre au sein de laquelle Alain Mothu a joué le rôle principal. Aussi a-t-il tenu à rendre à celui-ci un hommage appuyé.

L'accès aux papiers de famille a permis à Maurice Lever d'envisager plus sereinement l'extraordinaire effervescence sadienne des années 1960-1970, en prenant résolument ses distances par rapport à la grande édition Pauvert des œuvres complètes de Sade qui comprend la biographie de Gilbert Lely. On se souvient du procès retentissant qui eut lieu alors. Cette édition sur un «papier bible» qui paraissait sulfureuse, jouait savamment dans sa maquette sur le rouge et le noir : le lecteur ne se hasardait qu'en tremblant dans cette «expérience des limites» (selon l'expression de Philippe Sollers), une «expérience littéraire» longuement définie et commentée dans les préfaces par Georges Bataille lui-même, par Pierre Klossowski, mais aussi par Jean Fabre pour *Aline et Valcour*. La biographie de Gilbert Lely, en ouverture, se présente comme un étonnant et précieux monstre littéraire : c'est une sorte de chronologie sèche qui joue sur un espacement métaphysique et poétique, dont s'enchantent Yves Bonnefoy dans la Postface. Il y a là, en effet, quelque chose d'étrange et de tout à fait impressionnant. Mais Maurice Lever va s'attacher à en prendre le contre-pied en oubliant systématiquement cette radicalité, en désacralisant son auteur, en quelque sorte, pour inventer un autre «moment Sade» : celui d'un Sade qui revient sur terre, qui est réinscrit dans le cadre de sa famille et dans un milieu littéraire. Maurice décrit très bien, en ce sens, le retour du marquis à la vie civile au printemps 1790 après douze ans de détention. Il montre un Sade qui se définit d'abord désormais comme «homme de lettres», qui s'inscrit à la Société des auteurs fondée par Beaumarchais vingt ans auparavant. Sade se montre alors principalement soucieux de faire représenter ses pièces (*Jeanne Laisné ou le siège de Beauvais*, *Le Misanthrope par amour* à la Comédie-Française, *Oxtiern* au théâtre Molière). Voici donc un Sade qui, loin d'être absorbé et obsédé par un absolu littéraire, espère tout simplement vivre désormais de sa plume. Maurice avait indiscutablement un rapport fraternel avec cet homme de lettres-là : il se montrait très vigilant et fort attentif lui-même aux contrats et au droit des auteurs à la façon de Beaumarchais.

Alors que la chronologie nue et sans fioritures de Gilbert Lely a quelque chose d'implacable et d'un peu effrayant, la forme biographique adoptée par Maurice Lever est faite de petites séquences alertes avec des sous-titres heureux et engageants. Je me suis demandé quels adjectifs pourraient le mieux caractériser le style de Maurice biographe : j'ai trouvé «facétieux», «guilleret», «toujours au bord d'un rire» (ce qui ne doit pas faire méconnaître toutefois une certaine part farouche et ombrageuse). Finalement c'est le terme «enjoué» qui m'a paru le mieux convenir parce qu'il définit une curiosité inépuisable pour la théâtralité sans bornes de la vie. Le terme «enjoué» renvoie évidemment à la passion de Maurice pour le théâtre qui l'a amené un moment à préparer le Conservatoire. Toute expérience compte. C'est parce qu'il voulut d'abord être

comédien que Diderot s'est révélé ensuite dans son œuvre formidablement «pantomime». Quant à Maurice, l'apport incontestable de sa courte aventure théâtrale (qu'il a abandonnée à contre-cœur pour des raisons de santé), c'est précisément le caractère enjoué et joué de son écriture biographique. Il s'y montre le régisseur et le metteur en scène de personnages qui attendent de lui leur résurrection. Dans les «Papiers de famille», il y a toute une galerie suppliante, en quête d'auteur, tout comme dans le tableau de Courbet, «L'atelier du peintre», où des personnages font la queue et en quelque sorte antichambre : ce sont des sujets encore virtuels et qui réclament d'être peints. Dans les «papiers de famille», des personnages fabuleux ne demandaient aussi qu'à exister à nouveau, et Maurice leur a donné magnifiquement leur chance.

Ainsi en va-t-il du père de Sade dont l'extraordinaire physionomie nous a été magistralement révélée. Je voudrais évoquer quelques instants l'abbé de Sade, un personnage haut en couleurs dont j'ai aimé parler avec Maurice. L'oncle de Sade, né en 1705, est un joyeux libertin mais également un homme des Lumières fort cultivé qui entretient une correspondance amicale avec Voltaire et Mme du Châtelet. Cet érudit a un cabinet de curiosité ainsi qu'une riche bibliothèque, et travaille pendant vingt ans à un ouvrage sur Pétrarque. Il fut le précepteur du jeune marquis pendant plusieurs années. En tant qu'abbé commendataire de l'abbaye d'Ébreuil, il fit de longs séjours en Bourbonnais au bord de la Sioule (une belle rivière que l'on peut voir dans *L'Astrée*, le film récent d'Éric Rohmer où elle est censée représenter le Lignon). Comme mon village natal se situe sur ses bords à quelques kilomètres en aval, je me plais souvent à imaginer l'abbé de Sade pêchant la truite dans ses eaux comme il aimait à le faire dans celles de la Sorgue. Son neveu (le blondinet, selon l'expression de Maurice Heine) a dû évidemment caresser la truite et sans doute bien d'autres choses dans ce paysage dont l'horizon est composé des volcans d'Auvergne. Tout près de là se situe également le petit castel aimé de Mme de Sévigné (son cher château de l'Anglard), ainsi que des villages comme «Charmeil» qu'on retrouve dans l'onomastique sadienne. J'avais presque convaincu Maurice d'y revenir en pèlerinage pour voir si à Moulins, par exemple, on ne trouverait pas d'autres archives sur le pittoresque abbé de Sade tellement aimé de son neveu. Mais à tous les déplacements toujours incommodes à ses yeux, Maurice préférait à coup sûr les voyages dans les livres. C'est grâce aux «papiers de famille», en tous les cas, qu'il a pu opérer toutes ces résurrections. Si ces correspondances, ces documents divers, ne font pas véritablement partie de l'œuvre, ils entrent fortement en résonance avec elle et permettent d'en renouveler considérablement la lecture.

Je veux évoquer, pour finir, d'autres passionnantes et précieuses publications qui témoignent des excellents rapports que Maurice entretenait avec les éditeurs, plus particulièrement avec les éditions Fayard et avec Claude Durand. Il est essentiel pour un chercheur d'avoir dans l'édition de tels répondants qui sont à la fois les premiers lecteurs et de réels interlocuteurs, et qui partagent le goût des belles réalisations éditoriales. Je pense au *Voyage d'Italie* si somptueusement édité et à deux petites merveilles, les dernières publications

de Maurice, qui sont des lettres d'amour : Les *Lettres galantes* de Beaumarchais à Mme de Godeville et la correspondance entre Sade et sa jeune belle sœur (Anne-Prospère de Launay) qui fut sa maîtresse. La lettre d'amour est une zone tout à fait singulière du biographique. C'est indiscutablement un moment de sincérité sans égal (comme le pensait Sainte-Beuve), c'est aussi l'occasion d'un travail étonnant sur le langage qui nous offre parfois, comme le dit si bien Montaigne dans *Sur des vers de Virgile*, des mots «plus amoureux que l'amour même». Les lettres à Mme de Godeville sont une découverte extraordinaire. On y surprend dans ses dévergondages intimes un Beaumarchais qui déteste, en vérité, la publicité en matière de sexe et de vie privée. «Pour vivre heureux, vivons cachés» est apparemment sa devise. À la différence des roués qui aiment à faire publicité de tout dans le monde, il préfère un libertinage hédoniste et discret dans l'esprit de Nerciat. Voici donc un Beaumarchais à la dérobee comme dans une petite toile de Fragonard : on est surpris de la crudité des échanges. L'écrivain en proie à divers tracassés et au démon des affaires, ne peut subvenir à la demande de son amante et lui suggère de se satisfaire elle-même («Fais moi ton salut invirginal ce matin»). Aussi lui offre-t-elle une petite boîte à double fond avec une miniature intitulée «la petite branleuse», un objet que la famille Beaumarchais possède encore aujourd'hui. L'écrivain en vient à remarquer : «Tu ne fais l'amour que sur un lit, il est quelquefois charmant sur une feuille de papier». Et voilà comment l'on passe en une phrase et sans crier gare du domaine du biographique à celui de l'œuvre. La correspondance entre Sade et sa jeune belle-sœur, publiée sous le titre «Je jure au marquis de Sade, mon amant, de n'être jamais qu'à lui», est une réalisation éditoriale magnifique du point de vue de la fabrication. Maurice y montre une dernière fois tout son brio pour la mise en scène de documents et son grand talent de biographe.

Jean-Claude BONNET

« Papiers de famille, canards et bûchers* »

Intervention d'Alain MOTHU

(CELLF 17^e-18^e, Université Paris-Sorbonne)

Sous ce titre quelque peu étrange, d'allure baroque, pour qui du moins ignorerait tout ou partie de l'œuvre de Lever, je ne ferai que rassembler quelques souvenirs qui m'ont lié à sa personne et à ses travaux, et qui me rattachent toujours à sa mémoire. Que l'on me pardonne par avance un propos qui sera trop souvent énoncé à la première personne : je prie l'auditoire de recevoir ce témoignage égocentré comme une sorte de reconnaissance de dettes personnelle, ineffaçable, que j'ai envers Maurice Lever.

Vers la fin des années 1980, donc, alors que j'avais déjà un pied au CNRS (à vrai dire, un "petit pied" seulement administratif dans une Délégation Régionale à Ivry-sur-Seine, où j'étais gradé « adjoint-comptable »), j'entrepris des démarches nombreuses auprès d'unités en Sciences Humaines, toutes disciplines confondues, en vue d'y dénicher une affectation plus adéquate à mes hautes aspirations. Ces démarches sont restées plusieurs mois infructueuses, jusqu'au jour où le Centre des XVII^e et XVIII^e siècles de la Sorbonne, alors dirigé par Marc Fumaroli, m'a répondu favorablement. Entretiens, mutation, je vous épargne les détails et ne retiendrai que ce fait : alors que, parallèlement à mon activité salariée, je m'évertuais à terminer à Paris IV, sous la direction de Pierre Aubenque, une thèse en philosophie antique sur « Le rêve et la théologie épicurienne », je me retrouvai, presque du jour au lendemain, double assistant de Marc Fumaroli et de Maurice Lever – les deux protagonistes principaux de mon évasion hors de l'Administration.

Dépaysement total ! Cependant je leur avais "vendu" ma bonne volonté, un courage exemplaire, une adaptabilité et une flexibilité sans bornes (déjà !) : il fallait bien, dès lors, que je songe à me recycler, et cela au plus vite. Car il va sans dire qu'en débarquant au port salutaire du Laboratoire Associé n° 96 de la Sorbonne (tel que s'appelait alors l'UMR 8599, que dirige actuellement Sylvain Menant), j'avais absolument tout à découvrir de ces *siècles obscurs*

* Nous reproduisons, sans pratiquement le retoucher, le texte de notre intervention orale.

qu'étaient pour moi les XVII^e et XVIII^e siècles français. J'en ignorais largement l'histoire, la littérature et les arts, et jusqu'à vos noms même, Mesdames et Messieurs qui m'écoutez aujourd'hui et qui, je vous rassure, ne m'êtes plus inconnus.

J'appris énormément au contact de Marc Fumaroli, qui travaillait à l'époque principalement sur les correspondances d'humanistes, la notion de République des Lettres – mais aussi sur l'art de la « conversation » ou Nicolas Poussin. Je lui dois assurément beaucoup. Cependant je crois avoir appris davantage encore au contact de Maurice Lever. D'une part, j'étais amené à le voir plus régulièrement, dans le cadre d'un projet mieux défini, le projet « Sade ». D'autre part, il me proposait des tâches qui n'étaient pas seulement de documentation, mais déjà scientifiques. Enfin, nous discutons abondamment, lui et moi. Or Maurice Lever savait non seulement se mettre – sans condescendance aucune – à la portée de l'ignorant, mais il savait enchanter et exalter. Il savait insuffler du savoir avec une rare élégance et une passion très communicative. Au sortir de sa bouche, tout devenait singulier, curieux, souvent drôle, digne du plus grand intérêt. Il m'entraînait à chaque rencontre dans des terres inconnues, où je découvrais toujours de nouveaux prodiges – des terres qu'il me donnait envie d'explorer davantage.

Quand nous nous sommes connus, il venait de créer l'équipe « Sade » au Centre des XVII^e-XVIII^e siècles. Une équipe qui, pour être franc, se réduisait substantiellement à nous deux. D'autres personnes nous rejoindront bien sûr par la suite, épisodiquement ou de manière intermittente. Je pense notamment à Sylvie Dangeville et à Christophe Bosquillon. Quelques autres étaient de la partie, que je ne rencontrais pas.

Pendant plus de dix ans, nous nous sommes donc retrouvés, environ toutes les deux ou trois semaines, au domicile de Mme et M. Lever, rue d'Aumale, où étaient entreposées nos archives et centralisées nos données informatiques.

Ce lieu de réunion qui, au départ, m'impressionna beaucoup, et qui, à dire vrai, impressionna toujours un peu le « fils de prosos » de banlieue que j'étais (néanmoins « déracailisé » à l'époque), on peut l'apercevoir dans plusieurs scènes du film *La Discrète* de Christian Vincent (1990) – avec en prime l'un de nos dossiers « Sade » posé sur le bureau. Beaucoup d'entre vous connaissent sans doute le vaste et lumineux séjour ; son ameublement et sa décoration raffinés, de tonalité très « XVIII^e siècle » ; l'imposante bibliothèque de livres anciens ; le vaste bureau de travail, toujours impeccablement *ordonné* quoique bien garni de dossiers et fichiers – y compris de cet éternel cendrier que Maurice Lever nourrissait certainement un peu trop. Le Macintosh était là aussi, non loin de la fenêtre : c'était un peu, sans vouloir faire offense aux autres membres de l'équipe « Sade », le troisième membre de l'équipe, dans l'ordre hiérarchique. M. Lever, « homme du XVIII^e siècle » (ai-je lu quelque-part, et je ne désapprouve pas ce qualificatif), a toujours été simultanément à la pointe des progrès de l'informatique. Au sein de notre Centre, il s'y entendait

comme nul autre en cette matière – cela dit sans vouloir désobliger ni vexer aucun collègue du « Centre » présent aujourd'hui dans cette salle.

Quoi d'autre ? Je conserve mille souvenirs de ces moments privilégiés passés au 9 rue d'Aumale. Je dois surtout mentionner Mme Lever, dont le bureau était tout proche et qui, toujours charmante, nous proposait quelquefois un café. Elle s'est toujours montrée discrète, mais quelquefois, en fin de « réunion », elle dérogeait heureusement à cette règle et sa conversation chaleureuse m'enchantaient.

L'heure était d'abord à la publication de la biographie de Sade, qui allait paraître en 1991 (Je crois bien n'avoir manqué aucun étape de sa gestation) et à la publication des *Papiers de famille* du marquis ; soit, principalement, à l'édition de la correspondance de son père (le comte) et de ses autres parents – puisque l'actuelle famille de Sade avait confié à M. Lever l'ensemble de ses archives. Après quoi nous attaquerions la correspondance intégrale du marquis. De nombreux inédits avaient surgi depuis l'édition de Gilbert Lély, grâce notamment aux dites « archives Sade », et Maurice Lever lui-même avait déniché des fonds manuscrits inexploités, notamment aux États-Unis.

Nos réunions de travail ne duraient que deux ou trois heures mais elles étaient assez intenses. Quand elles touchaient à leur fin, elles tournaient inmanquablement – cela à ma grande satisfaction – à la leçon sur quantité d'autres sujets d'érudition ou à la discussion sur des sujets plus contemporains (politiques, sociaux) ou plus personnels. Alexandrie, par exemple. Ou le théâtre. Je retournais chez moi ou à la Sorbonne, empli toujours d'une belle ardeur à me mettre au travail, avec sous le bras une épaisse liasse de photocopies de manuscrits (quelquefois des originaux) que j'avais à transcrire sur ordinateur. Les passages qui me poseraient le plus de problèmes feraient l'objet d'une révision commune lors de la réunion suivante.

Cet exercice de transcription n'a certainement pas fait de moi un grand paléographe, ni un grand codicologue, mais il m'a apporté de l'expérience et un attachement durable pour la matière manuscrite. Peut-être ne me serais-je jamais investi, plus tard, dans l'étude des « manuscrits philosophiques clandestins », auprès d'Olivier Bloch, si je n'avais fait mes premières armes sur les papiers sadiens et bénéficié des conseils techniques que m'avait prodigués M. Lever.

Celui-ci a cependant très vite compris que dactylographier du manuscrit au kilomètre pouvait être un exercice fastidieux. C'est pourquoi, dès les premiers temps de notre collaboration, il m'a aussi confié la tâche d'annoter ces papiers de famille, annotation que nous nous sommes donc partagée, avec l'aide occasionnelle mais très précieuse des jeunes chercheurs que j'ai précédemment mentionnés (Bosquillon, Dangeville) – Maurice Lever, bien sûr, corrigeant et supervisant l'ensemble. Travail véritablement formateur pour la connaissance des sources historiques, géographiques, journalistiques, biographiques, bibliographiques, nobiliaires et héraldiques, manuscrites ou imprimées,

concernant le XVIII^e siècle. Au terme de quelques années, je ne dirai pas que la salle Labrousse et le Cabinet des manuscrits n'avaient plus aucun secret pour moi (l'affirmer serait bien trop prétentieux), mais, au moins, je ne m'y perdais plus. J'avais trouvé mes repères, je connaissais mes usuels. Pour Tolbiac, qui a ouvert voilà une douzaine d'années, j'avoue avoir toujours quelques problèmes de repérage. Admettons que j'aie vieilli. Mon guide, aussi, n'est plus là.

En 1993, puis en 1995, paraissaient les deux gros volumes des *Papiers de famille*, qui seront longtemps utiles, je crois et l'espère, à un certain nombre d'historiens dix-huitiémistes. En 1993, tandis que sortait le premier volume des *Papiers de famille*, Maurice Lever faisait paraître un autre ouvrage : *Canards sanglants. Naissance du fait divers*, où étaient publiés quelques soixante-trois occasionnels d'information sensationnelle parus entre la fin du XVI^e siècle et le premier XVII^e, qu'il faisait précéder d'une substantielle introduction.

M. Lever m'avait invité à participer à ce projet pour transcrire et, à l'occasion, annoter quelques-unes de ces pièces volantes. J'ai donc, grâce à lui, fait l'apprentissage d'une période située bien en amont de celle du marquis de Sade, période que lui connaissait déjà fort bien, depuis les années 1970, et qui allait plus tard me passionner. Nouvelle odyssée culturelle, nouvelles escapades littéraires, en ce qui me concerne donc, dans Palma-Cayet, les *Histoires tragiques* de Rosset, les rééditions de Fournier et, bien sûr, le répertoire de Jean-Pierre Seguin. *Inter alia*, bien sûr.

J'avoue avoir été assez flatté et heureux que M. Lever accepte de publier, à la fin de son livre, cette nouvelle à sensation parodique qui m'avait amusé : *Discours sur l'apparition et faits prétendus de l'effroyable Tâteur. Dédié à Mesdames les Poissonnières, Harengères, Fruitières et autres qui se lèvent du matin d'auprès de leurs maris*.

Toujours est-il que je dois à Maurice Lever, outre mon affection pour les manuscrits, celle pour ces autres vieux papiers (il a d'ailleurs publié dans une revue, aujourd'hui éteinte, intitulée *Le Vieux Papier*) que constituaient les fugitifs et précaires imprimés d'information (plutôt dans le style *Ici Paris* que *Le Monde*) que l'on appellera plus tard « canards ». De ces canards, j'ai fait mon miel – mon foie gras, devrais-je dire plutôt – à plusieurs occasions, qu'il se soit agi d'alchimie, de diabolisme, d'apparitions monstrueuses ou de profanations d'hosties. Et ce n'est pas fini.

Dernier volet de mon titre : les *bûchers*. Un nom qui ne renvoie pas uniquement aux *Bûchers de Sodome*, paru en 1985, soit quelques années avant que je ne fasse la connaissance de M. Lever, mais de manière générique à sa sensibilité extrême envers les gens hors normes, les laissés pour compte, les excentriques du passé, qu'ils fussent monstres, fous, criminels pervers, libertins ou homosexuels. Et en particulier, pour ceux qui avaient payé de leur liberté ou de leur vie leur différence ou leur dissidence. Des histoires horribles du XVI^e siècle jusqu'au marquis de Sade, en passant bien sûr par tous les représentants

de l'« envers du Grand Siècle » (formule de Félix Gaiffe, 1924, que M. Lever n'envisageait cependant qu'avec circonspection, car elle corroborait négativement la réalité historique d'un « Grand Siècle ») ou du mythique « Siècle des Saints » (cette formule-là l'amusait plutôt). Sa culture, sur ces sujets, était considérable. Quasiment tous ses livres témoignent de cet intérêt pointu qu'il portait à l'inversion des apparences et des normes sociales. Il m'avait, du reste, offert plusieurs de ses travaux sur le « Monde à l'envers ».

Cet intérêt récurrent pour la marginalité ou l'iconoclasme (social, intellectuel), répondait sans doute chez lui à une forme d'inquiétude ou de révolte existentielle. Il répondait, pour le moins, à une interrogation aigüe sur la « norme » et son corollaire, la répression sociale de l'anormalité. Influence foucauldienne ? Peut-être. Il ne m'a cependant jamais parlé de Foucault.

Pour ma part, avec un maître tel que lui, je pouvais difficilement ne pas être atteint par le virus. Non seulement la conversation de Maurice Lever m'a appris l'essentiel de ce qu'il fallait savoir (et ce qu'il fallait lire) sur ces sujets, par exemple sur les « libertins » (de Garasse, Mersenne et Tallemant des Réaux, jusqu'à Lachèvre, Adam, Pintard et d'autres), mais ces sujets eux-mêmes et les questions que se posait Maurice Lever, m'ont contaminé. Ils sont pour beaucoup devenus les miens : les monstres, les sauvages, les drogués, les sacrilèges et blasphémateurs, les incroyables et mal-pensants, etc.

C'est par exemple un titre «à la Lever» que j'ai spontanément choisi, voilà quelques années, pour le volume *Dissidents, excentriques et marginaux de l'Âge classique* (2006), qui rendait hommage à Madeleine Alcover, spécialiste de Cyrano préoccupée par les mêmes questions que M. Lever. J'avais d'ailleurs convié M. Lever à participer à ces mélanges : hélas, il était retenu par d'autres travaux, ou déjà travaillé par la maladie.

C'est par exemple aussi une réflexion dénichée, voilà longtemps, dans les *Bûchers de Sodome*, qui m'a dernièrement inspiré une petite recherche sur un pamphlet attribué (à tort) à Bussy-Rabutin (*La France devenue italienne*), où il était question de l'éclosion à Paris, vers 1680, d'une société secrète homosexuelle qui rassemblait un certain nombre de hauts personnages et serait allée jusqu'à établir des statuts. Maurice Lever remarquait dans ses *Bûchers de Sodome* que ces statuts s'apparentaient fort, dans la forme, à « une parodie de constitution maçonnique » avant la lettre. Je parlerais plutôt de parodie de constitution monastique, mais peu importe : en étudiant la bibliographie de ce pamphlet, on s'aperçoit qu'il a en effet beaucoup circulé, jusqu'en 1737, date à laquelle précisément une autre société secrète, celle des francs-maçons, se révèle publiquement en France. Dès lors, on s'explique mieux par quel amalgame le mystérieux secret des francs-maçons fut interprété (ou moqué) par divers contemporains comme un secret d'« infâmes ».

Ce n'est certes qu'un exemple, mais je pourrais en prendre d'autres, pouvant pareillement témoigner qu'en dépit de tous les procès en exactitude historique

qui pourront être intentés, sur des détails, à l'œuvre de Maurice Lever, comme d'ailleurs à n'importe quel autre *aventurier de l'histoire*, celui-ci avait au moins cette qualité rare, précieuse, d'être formidablement *intuitif* – par imprégnation et souci d'imprégnation intime des époques et surtout des phénomènes dont il dissertait. Est-ce à la portée de tous les historiens de métier ? Je n'en suis pas sûr. La postérité a-t-elle quelque profit à en tirer ? Assurément. D'ailleurs, on publie et on lit toujours Michelet, il me semble. Et il me semble aussi que les Raoul Vaneigem, les Jacques Lacarrière ou... les Maurice Lever, contemporains intuitifs et fertiles, sont discrètement utilisés aujourd'hui par les meilleurs historiens, quand ils partent en quête d'exemples, d'images ou tout simplement d'idées ou hypothèses.

Au total, je ne saurais dire combien de pistes de travail m'ont été ouvertes par des remarques, des suggestions orales ou écrites, de M. Lever. Ma dette envers lui n'est pas mince. Cependant, il se trouve que je n'ai jamais vraiment trouvé l'occasion, les mots, ou peut-être le recul nécessaire, pour le remercier personnellement de ce qu'il m'avait apporté. Cette dette est sans doute désormais insolvable : je tenais au moins à vous faire témoins de son existence.

Alain MOTHU

« Les lumières du théâtre : Maurice Lever et la scène »

Intervention de Joël HUTHWOHL

(Conservateur-archiviste de la Comédie-Française)

« Longs accords de couleurs. Lumière filtrée par l'essence des citrons. Poussière rougeâtre en suspension dans l'air, grisante poussière de brique, et l'odeur des trottoirs brûlants, arrosés aussitôt secs. Des petits nuages mous, à ras terre, et qui pourtant n'amènent presque jamais la pluie. Sur ce fond de teint rougeâtre, d'impalpables touches de vert, de mauve crayeux et des reflets de pourpre dans les bassins. En été une humidité venait de la mer et donnait au ciel une patine sourde, enveloppant toutes choses d'un manteau visqueux.

Puis en automne, l'air sec et vibrant, une électricité statique et âcre qui enflamme la peau sous l'étoffe légère des vêtements. La chair s'éveille, éprouve les barreaux de sa prison. Une prostituée ivre flâne dans une ruelle obscure, semant des bribes de chanson comme des pétales de rose. »

Le Quatuor d'Alexandrie ou comment musarder sur les rives de la Méditerranée, en flirtant au bras de Justine, que Lawrence Durell enlève à Sade par l'entremise d'une épigraphe, à la recherche des paysages et des parfums de la ville où grandit, petit enfant sauvé de l'Europe mortifère des années 1940, puis adolescent, Maurice Lever. Pouvait-il y trouver le théâtre dans cette cité lointaine, entre la colonne de Pompée et le phare profond, face aux rouleaux puissants de la mer ou dans les ruelles ombreuses ? Le théâtre romain était déserté depuis des siècles. Dans un cabinet de lecture, Alexandrie oblige, il découvre, grâce aux *Misérables*, à la fois la puissance du roman et tout un théâtre, tableaux, scènes, dialogues, personnages. Mais, comme le découvraient au temps de Molière les élèves des collèges jésuites parisiens, c'est chez les frères qu'il s'essaie pour la première fois à de petits rôles et s'aventure d'abord sur la scène. Il y fut l'interprète d'un ange dont il garda jusqu'à ce que je le connaisse le sourire savant et tendre de celui qui en sait long et le délivre sans sentence. Quant au sortir de la guerre, en 1948, Louis Jouvet, maître révérend du théâtre en France, s'affiche en tournée sur le delta du Nil, l'ange a tombé la tunique et le jeune garçon est tout prêt à rire des consultations approximatives du docteur Knock et à saisir l'impiété farouche et l'appétit de la chair d'un

Dom Juan, à se laisser impressionner par l'art du grand comédien. Rentrant à Paris deux ans plus tard, s'il doit secouer le sable de son enfance, il emporte avec lui ce souvenir lumineux et retrouve avec ferveur son idole dans la sombre et amoureuse figure de Tartuffe. N'en déplaise à Jeanson de Sailly, il préfère aux classes de lycée les cours de théâtre de Marcelle Géniat et pousse ensuite la bonne porte en s'inscrivant au cours Dussane-Escande, deux sociétaires célèbres de la Comédie-Française. La Comédie-Française... maison alors bien tourmentée sous l'administration fragile de Pierre Descaves et la baguette impérieuse de Jean Meyer. Il n'empêche, elle abrite des talents merveilleux, de Louis Seigner à Micheline Boudet, troupe comique, de Thérèse Marney à Jean Yonnel, troupe tragique, et pour qui fréquente la salle et frôle les coulisses le Français d'alors offre un spectacle fascinant : « Ah, le petit col de fourrure de mademoiselle Jeanne Moreau ».

Devenir comédien, rêve de jeune homme, rêve de vingt ans. Maurice Lever tente le Conservatoire d'art dramatique¹. En 1955, il réussit le deuxième tour et est admissible. Il doit passer Clitandre, un des deux petits marquis du *Misanthrope* et le monologue du Messenger dans *Tête d'or* de Paul Claudel. Défi difficile qui ne correspond pas vraiment à son emploi de jeune premier ténébreux. Il sollicite les conseils de Denis d'Inès, sociétaire honoraire et professeur au Conservatoire. La visite chez l'ancien doyen de la Comédie-Française, entouré de portraits dans tous ses rôles, le terrifie plus qu'elle ne le rassure. L'impressionnant jury où siègent, outre le directeur, Roger Ferdinand, Berthe Bovy, Béatrix Dussane, Véra Korène, Jean Yonnel, André Obey, André Barsacq, Francis Ambrière, René Simon, Henri Rollan, Philippe Van Tieghem et Jean Debucourt, ne l'admet pas à l'école. Pourtant, quelques mois plus tard, grâce sans doute à Maurice Escande, il est à l'affiche du Français. La scène tant vénérée, la scène où évoluent tant de maîtres admirés, voilà que Maurice Lever la foule à son tour, dans la tragédie, le genre qu'il préfère, où il est le meilleur. Que le cœur devait lui battre ce 2 février 1956 quand vêtu de la toge blanche bordée de pourpre de Polyclète il attendit trois longs actes avant d'entrer en scène et de faire face à Escande-Auguste dans le solennel décor à colonnes corinthiennes de *Cinna* :

AUGUSTE

Cinna, tu me trahis ! Polyclète, écoutez.

(Il lui parle à l'oreille).

POLYCLÈTE

Tous vos ordres, Seigneur, seront exécutés. »²

¹ Maurice Lever a été candidat en 1952, 1953, 1954 et 1955. Archives du CNSAD, CAC Fontainebleau.

² *Cinna*, acte IV, scène 1.

Il était le petit dernier d'une distribution qui, outre son professeur, comptait entre autres André Falcon (Cinna), Paul-Emile Deiber (Maxime), Thérèse Marney (Emilie), Henriette Barreau (Livie). Les représentations se poursuivirent dans la salle rouge et or de la rue de Richelieu, puis par l'enregistrement en studio du 24 février 1956 bientôt diffusé sur la Chaîne nationale, dans une rubrique intitulée « Théâtre et université ». Peut-on rêver plus beau présage ? Nul doute qu'avant d'entrer en scène il eut un regard admiratif pour le portrait de Rachel par Gérôme, pour le Talma de Delacroix, pour le Molière de Mignard, pour Mounet-Sully, pour Mademoiselle Mars, pour les Farceurs français et italiens, à ses yeux beaucoup plus que des portraits, des personnages. Le velours rouge des fauteuils et des banquettes, le coton souple de la toge que l'on rajuste au seuil du plateau, les métiers du théâtre, madame Suzanne Lalique dans ses ateliers de couture tout en haut sous les toits, les rites et les tics de la Maison de Molière, rien ne lui a échappé. Le Foyer des artistes était encore réservé aux sociétaires, mais il est certain, nous dit le registre journalier, que le jeune Maurice y entra, le vendredi 24 février 1956 à dix-sept heures pour répéter *L'Annonce faite à Marie*. Le soir même, il devait reprendre au pied levé le rôle de l'un des ouvriers de Chevroche, à l'Odéon. Il avait d'ailleurs vu répéter l'année précédente le vieux Claudel, sourd et emmitoufflé, mais plus que jamais attentif et exigeant dans la mise en scène et intraitable sur la prononciation. On en souriait quand on devait lancer, comme lui, au début de la deuxième partie, tout en descendant vers le milieu de la scène plantée alors de bouleaux et sapins, d'une forêt de toiles peintes imaginées par Wakhevitch : « I peut venit à c't'heure. Nous avons bin fait not'part », on en souriait, mais on s'appliquait, et la phrase était gravée à jamais dans la mémoire. Les premiers rôles étaient tenus par Yonnel, Deiber, Falcon, Descrières, Line Noro, Denise Noël, et pour la figuration de jeunes inconnus : Jacques Sereys, Françoise Seigner, Annie Girardot... Belles promesses. En un mois, le jeune élève joua une quinzaine de fois, il rendit même service à la Maison en apparaissant dans le rôle d'un « chasseur », entendez d'un groom dans *Un voyageur*, un acte de Maurice Druon, mis en scène et interprété par Jean Piat. En quelques semaines, la vie de troupe l'avait gagné. Début mars, le rideau tomba soudain, la maladie, il fallut quitter la scène, abandonner les cours, tourner la page.

Jamais pourtant le théâtre ne s'éloigna vraiment, il resta naturellement un spectateur à la Comédie-Française et ailleurs, au TNP notamment, avec une préférence pour les mises en scène fidèles au texte, fut même un temps critique dramatique, assista à l'inoubliable soirée des adieux de Louis Seigner en 1975.

1980, la Comédie-Française fête ses trois cents ans, expositions, célébrations multiples et un spectacle intitulé, en référence à la devise de la troupe, *Simul et singulis*, racontant son histoire. Il faut aux comédiens chargés d'imaginer ces scènes, l'appui de spécialistes chevronnés. C'est peu dire que Maurice et Evelyne Lever furent à cette époque des collaborateurs merveilleux pour Simon Eine, sociétaire en charge de la période 1680-1780. « Comment tout lire ? tout connaître des théâtres de ce siècle-là ? », s'inquiétait le comédien.

Maurice et Evelyne semblaient tout avoir lu et baguenaudaient dans le XVIII^e siècle avec une facilité déconcertante et féconde. Pour Maurice, quel plaisir de retrouver les coulisses et de présenter la maison et les portraits de famille à son épouse !

Trois ans plus tard, la publication de son livre *Le Sceptre et la Marotte. Histoire des fous de Cour* prouvait, s'il en était besoin, que son goût pour le jeu et les différentes facettes de la représentation était toujours vif. Les années Sade furent aussi à leur manière des années théâtre, et plus encore les années Beaumarchais, elles préparèrent tout naturellement la parution de *Théâtre et Lumières* en 2001, qui analyse et raconte – chez Maurice Lever, l'un ne va jamais sans l'autre – la vie théâtrale à Paris au XVIII^e siècle. « Le public du parterre, écrit-il, se tient debout ; lorsque la pièce attire du monde, il forme une masse compacte de spectateurs serrés à s'étouffer. Il faut sans cesse se hausser sur la pointe des pieds ou chercher entre les têtes un espace libre à la vue pour voir le jeu des acteurs ; il faut en même temps avoir l'œil sur ses poches, car les vide-goussets abondent au milieu de la foule, et chaque spectateur doit veiller sur son manteau, son chapeau, sa canne ou son épée [...] C'est du parterre, et de lui seul que dépend le succès ou l'échec d'une œuvre dramatique. » A n'en pas douter, il y était, comme il fut à la première du *Mariage de Figaro* ou au couronnement de Voltaire, il allait aux Italiens, il allait à l'opéra et, sans s'en cacher, poussait jusqu'à la foire, Saint-Germain ou Saint-Laurent, où les prestations pour être plus populaires ne le faisaient pas rire avec moins d'éclats que la grande comédie. Comment savait-il ce qui se jouait alors pour se rendre si aisément dans tous les théâtres de Paris ? Un coup d'œil aux affiches d'époque placardées sur les murs de son appartement suffisait et il courait à *La Comédie des proverbes* ou aux *Trois sultanes*. Il faut dire que dans cette dernière pièce le rôle de Roxelane était tenu par mademoiselle... Leverd. Au salon, dans la salle à manger baptisée « foyer » comme au théâtre, les portraits des amis abondaient, auteurs ou comédiens : Lekain, Quinault, Destouches, Baron... Maurice Lever entrait dans l'histoire, dans l'écriture, dans la conversation, dans la vie, comme on entre en scène avec des poses, une diction, un maintien corporel, une emphase des mouvements qui en faisaient « un acteur né », se souvient Laure Adler, « une manière d'être au monde impressionnante ». Elle l'a interviewé plusieurs fois et reste éblouie par le *Beaumarchais*, son étourdissante érudition et la grande proximité de l'auteur avec le personnage. Aussi, devenue directrice de France Culture, elle l'invita à écrire les quarante premiers épisodes de la *Grande et petite histoire de la Comédie-Française*, feuilleton lancé par Marcel Bozonnet, alors administrateur général de la Comédie-Française, enregistré par la Troupe et publié chez Fayard, son dernier livre.

En quelques semaines, sur son grand bureau, il n'eut pour ainsi dire qu'à laisser filer sa plume, tout vint dans une liesse enfantine. De sa mémoire érudite, de son imagination foisonnante s'échappèrent les personnages, les situations, les dialogues, les aveux, les colères, les succès, les complots, les applaudissements qui animèrent les jours des Comédiens du roi jusqu'à la

Révolution, une véritable comédie humaine. La troupe d'alors sous la direction d'Alain Pralon s'en empara avec gourmandise dès les premières lectures dans le Foyer des artistes où il revenait à nouveau avec émotion. « La boucle est bouclée », disait-il. Même enthousiasme durant les enregistrements au Studio 110 de la Maison de la Radio. En peu de temps, il avait saisi toutes les possibilités, toutes les libertés que lui offraient les architectures sonores. La réalisatrice Catherine Lemire trouva en lui, outre la bonne grâce et la science, la souplesse, l'écoute, le plaisir des mots et du jeu qui font la réussite de la fiction radiophonique. L'annonce de sa maladie surprit tout le monde ; il avait eu l'élégance de n'en rien laisser paraître et sa vitalité n'avait pas faibli d'une once.

Le mardi 2 janvier 2006, à 10h30, comme le mentionne le bulletin d'avertissement du théâtre, les comédiens étaient réunis au Foyer pour lire les épisodes 31 à 35 : *Comédiens et citoyens*, *La Critique de Charles IX*, *Olympe de Gouges*, *La Liberté des théâtres*, *Talma ou la dissidence*. Maurice Lever était parmi eux, un des leurs. A la fin du dernier épisode, Talma parle de la Comédie-Française d'avant, de l'Ancien Régime : « Tout de même, quelle maison, mon cher ! Et quel passé ! Plus j'en parle avec vous, plus je sens pour elle d'attachement et de reconnaissance. Tenez, il me revient encore que... Sur ces derniers mots, dit la didascalie, les voix s'éloignent ; bruits de pas sur les feuilles mortes. »

Dernières heures passées au Français, avec Evelyne à ses côtés, dernier tour de piste d'un homme de théâtre, d'un merveilleux homme du monde, avant que lentement le rideau ne se baisse.

Epilogue

Quand je pense à ce jour-là, j'aime à relire le treizième épisode des feuilletons. La scène se passe au jardin des Tuileries où j'aime imaginer qu'il était allé faire quelques pas après la lecture. Curieusement Maurice Lever n'avait imaginé que deux personnages. L'un s'appelle « lui », l'autre « moi ».

Moi

« Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, c'est mon habitude d'aller sur les cinq heures du soir me promener au jardin des Tuileries. C'est moi qu'on voit toujours seul, rêvant sur la terrasse de l'Orangerie, à l'ombre des grands ormes. J'abandonne mon esprit à son libertinage. Je le laisse maître de suivre la première idée sage ou folle qui se présente. Parfois, je me mêle aux groupes de nouvellistes, dont c'est le séjour habituel, et cueille ici ou là quelque commérage. Paris est l'endroit du monde, et le jardin des Tuileries est l'endroit de Paris où l'on pratique l'indiscrétion mondaine avec le plus de liberté. [...] Je rêvais, l'autre

jour, à tout ce qui fait l'enchantement de ces lieux. Existe-t-il dans l'univers, me disais-je, un salon en plein air, comparable aux Tuileries ? On se parle ici sans se connaître, et l'on met dans ces relations improvisées tant de grâce, de confiance, de liberté, qu'il me semble voir résumés dans ce microcosme tous les agréments d'une nation civilisée. Mœurs aimables et cordiales, dont les étrangers même font leurs délices, lorsqu'ils se font accompagner ici par des Parisiens de leur connaissance. »

Sous les feuillages des Tuileries, sans doute peut-on l'entendre encore...

Joël HUTHWOHL

L'auteur tient à remercier Philippe Roger pour sa confiance et Evelyne Lever pour son généreux accueil, ainsi que Laure Adler, Catherine Lemire, Simon Eine et Alain Pralon pour leurs témoignages.

Intervention de Claude DURAND

(PDG des Éditions Fayard)

Maurice ne voyait pas l'éditeur comme cet ennemi nécessaire, inculte et avare que dépeignent nombre de correspondances d'écrivains. Il lui fallait un complice, j'allais dire un conjuré. Car il lui fallait entreprendre un projet comme on conspire, et le réaliser comme on se bat. Contre l'ordre moral bien sûr, mais aussi bien contre le nouvel ordre de la « correctitude », comme pourrait dire telle de ses figures actuelles, aussi contre le mal écrire, ce fast-writing qui est à l'écriture ce que le fast-food est à la gastronomie, et contre l'inculture, ce mot devenu à ce point tabou qu'on n'ira plus dire d'un étudiant qu'il ne sait rien ou pas grand-chose, mais qu'il est Bac + 3.

Complices en une douzaine de complots, donc, sans compter ceux qui ne furent pas perpétrés jusqu'au bout et sur lesquels je m'attarderai davantage, puisque personne ou presque n'en aura eu vent.

Maurice était un homme de rituel parce qu'il était un homme de culture. J'use ici de ce vocable faute de mieux, tel qu'il a poussé sur les vestiges des mots Arts et Beaux-Arts, Lettres et Belles Lettres, Humanités, ce qui jadis n'allait pas non plus sans du goût, des manières, un certain sens du rituel, j'y reviens.

Maurice ne parlait pas de ses projets par téléphone ou sur un bristol, encore moins par e-mail. Il fallait qu'on se voie. Toutes affaires cessantes, bien sûr. Quand on travaille sur la longue durée, c'est bien le moins. Le contact aux dehors semi-clandestins, mais un brin cérémonieux, avait lieu tantôt dans mon bureau, tantôt à une bonne table, plus rarement au domicile Lever, rue d'Aumale, dans cet appartement où on ne trouvait rien qui ne fût pas XVIII^e, hormis l'ordinateur, l'ascenseur et l'arrondissement.

La remise des manuscrits achevés obéissait à un rituel comparable : rendez-vous immédiat, comme pour une délivrance, et livraison en effet d'un tapuscrit parfait, sans une virgule en trop ou en moins, cas presque unique en son genre dans mon expérience de bientôt cinq décennies d'édition.

L'urgence s'expliquait en général par la découverte miraculeuse d'un gisement. Il fallait sauter sur l'occasion. Des papiers devenaient consultables. Une correspondance inconnue venait d'être mise au jour. Un descendant acceptait

enfin de prêter les clés de tiroirs que ses ancêtres timorés ou scandalisés avaient pieusement condamnés. Une interdiction d'accès venait d'être levée. Un riche collectionneur ouvrait ses trésors à notre Ali Baba émerveillé, concupiscent, jaloux de son territoire, prêt à déchiqueter bec et ongles quiconque lui disputerait sa proie et viendrait gâcher cette chance unique : découvrir la chambre royale dans cette Khéops labyrinthique et opaque qu'est une vie d'homme, a fortiori d'écrivain.

En premier lieu des textes, donc, méconnus, ou peu consultés, ou tout à fait inédits. Pour décrire ou raconter un contexte, semble-t-il, que ce soit sur le mode du récit, du recueil préfacé ou commenté, de l'anthologie, de la biographie majeure, de l'essai sur un genre littéraire ou sur un groupe social de mauvais genre, aux marges de l'histoire. Historien tout court, Maurice Lever ? Historien de la littérature ? Ou écrivain curieux d'histoire ?

[...] Au moins dans une première phase, celle du coup de foudre, de la tentation éblouie, l'attitude de Maurice n'est pas éloignée de celle d'un Thomas Pavel quand il s'écarte de l'idée d'œuvre comme objet d'étude et d'interprétation, cible cognitive, mais dit la préférer comme lieu d'immersion, source d'abandon, rencontre nue, rendez-vous d'amour auquel l'amant transi se rend, comme Agrippine, « sans suite et sans escorte ». Encore que, dans un second temps, cet abandon se révèle réciproque. L'œuvre n'est pas frigide, elle s'en remet pour sa révélation aux soins que lui prodigue son servant. Et celui-ci va ainsi se faire le chantre équivoque et persuasif de l'inactualité et de l'actualité de la littérature, « ce leurre magnifique qui permet d'entendre la langue hors-pouvoir », disait Barthes, mais aussi ce genre ambivalent, aux fins hybrides de libération et d'opposition : de libération à connotations démocratiques, révolutionnaires, anti-absolutistes, anti-dogmatiques, anti-totalitaires, mais aussi d'opposition à tous les consensus, y compris le consensus démocratique, et donc volontiers provocatrice, en rupture, scandaleuse, sacrilège, marginale ou élitiste, réactionnaire même si c'est encore une façon de stigmatiser la dégénérescence de l'art en culture de consommation courante, et de cette culture en para culture, comme on dit parapharmacie pour ce qui se vend en pharmacie mais ne soigne pas.

Rarement aura été mieux exprimée cette ambivalence que dans cette réflexion pénétrante du philosophe slovène Slavoj Žižek dans un ouvrage à paraître : « Rien d'étonnant à ce que Kant soit le philosophe de la liberté : avec lui apparaît l'impasse de la liberté... Sade, lui, est le symptôme de la trahison par Kant de la vérité de sa propre découverte – le *jouisseur* sadien obscène est un stigmaté témoignant du compromis éthique de Kant ; l'apparente “ radicalité ” de cette figure dissimule son exact opposé. »

... Sade : le nom est lâché. De Maurice, ce sera le titre-phare. Grand prix de la Ville de Paris, Meilleur livre de l'année décerné par Bernard Pivot et la revue *Lire*, magnifique édition américaine chez Farrar Straus & Giroux et acclamations unanimes outre-Atlantique, projet avorté d'un film à très gros

budget, polémiques attendues mais feutrées avec les monopoleurs de la production sadienne comme l'ami Jean-Jacques Pauvert, rien n'aura manqué, à tel point que ce chef-d'œuvre incontesté en est venu à faire injustement de l'ombre au considérable triptyque consacré par Maurice, pour se *désadiser*, comme il disait, à Beaumarchais, publié pourtant douze ans après, Grand prix de la Biographie de l'Académie française en 2005, et dont le volet central, « Le citoyen d'Amérique », aura aussi été comme un cadeau offert à ce qu'il reste de public cultivé vétéro-continentale dans un Nouveau Monde où la régression dogmatique a repris droit de cité.

Sade, Beaumarchais : ils ont trôné au centre du petit tumulte des œuvres de Maurice tandis que je préparais cette intervention. Les encadraient sur trois côtés les Papiers et correspondances, des histoires de la marginalité, des ouvrages sur les œuvres et leur public aux XVII^e et XVIII^e siècles. Sur le quatrième côté, les œuvres inachevées ou virtuelles dont j'ai promis témérairement qu'ils feraient l'essentiel de mon propos, et qui risquent, le temps passant, de n'en constituer que l'appendice.

Le 29 octobre 1981, M. Cohen-Séat, directeur des Éditions Mazarine, écrit à Maurice qu'en ce qui concerne l'ouvrage sur les *Fous de Cour* qu'il est supposé lui avoir remis, « nous avons décidé de ne pas lever l'option après lecture du manuscrit » – autrement dit : ayant été jugé sur pièce, l'ouvrage est refusé. Deux autres contrats liant Maurice à cette petite maison, il est convenu qu'il peut les racheter ou les faire racheter. Maurice m'en parle et c'est ce que nous faisons aussitôt. L'un porte sur une biographie de Sade, l'autre sur une vie de *Théophile de Viau*, sous-titrée : *le prince des libertins*.

Voilà le premier livre virtuel de Maurice. Il vivra d'ailleurs à l'état de potentialité pendant un quart de siècle, puisque, ayant fait l'objet d'un contrat le 3 juillet 1980 avec les Éditions Mazarine, ce contrat, repris en 1983 par Fayard, sera, par avenant conclu d'un commun accord, réputé nul si le manuscrit, censé être remis en juin 1986... ne l'était pas 22 ans plus tard, le 2 janvier 2008, soit il y a aujourd'hui 17 jours ! On peut dire sans outrance que ce projet inabouti aura été la matrice de l'œuvre ou du moins son armature de clé : même si Maurice a commencé par butiner parmi tout le roman du XVII^e siècle, d'Honoré d'Urfé à Scarron, de Cyrano à Mme de La Fayette et à Charles Sorel, ce qui l'intéresse vite et par-dessus tout, ce sont les Libertins. [...] Cette histoire-là, Maurice aurait aimé la raconter dans un vaste projet panoramique dont il me fit part, autre chantier entr'ouvert dont semble avoir été détaché son petit *Louis XV, libertin malgré lui* publié chez Payot, mais qui serait probablement allé jusqu'à son apothéose chez Laclos et à l'autodestruction du libertinage par son retournement en éloge de l'amour-passion chez les pré-romantiques.

Sur d'autres chantiers biographiques, Maurice Lever aura planté son drapeau et sa plume avant de renoncer, contraint et forcé par le temps, puis par l'arrêt de l'horloge du temps :

– Détaché de l'entreprise Beaumarchais, à la faveur des affaires d'espionnage franco-britannique, un *Chevalier d'Éon*. Les recherches effectuées, la documentation rassemblée, Evelyne, à qui rien de ces projets n'était celé, a bien voulu prendre le relais et mener celui-ci à bonne fin, ce pour quoi je lui voue une affectueuse reconnaissance. Nous verrons donc cette « vie sans queue ni tête », comme dit le sous-titre, avant l'été en librairie sous la signature des Lever.

– En août 1993, un contrat fut conclu avec Maurice pour une biographie de Louis-Marie de Sade, le fils de Donatien, après que l'édition du tome I des *Papiers Sade* eut fait la part belle au père dudit Donatien. La cure de *désadisation* était sans doute trop brève, et ces projets-là en pâtirent. Avec Evelyne et Philippe Roger, nous allons bien entendu reprendre le chantier des Papiers puisqu'une bonne part de la Correspondance avait déjà été mise au propre et annotée par Maurice avant qu'il ne s'en écarte et vaque à d'autres tâches. Le fils Sade, lui, restera à l'état de projet avorté. Lui fut substitué par avenant, en février 1996, un très bel épilogue à l'histoire du libertinage, qui devait s'intituler *L'Opéra galant*. Un article paru dans la revue *L'Histoire* en a donné un avant-goût. Cet article commence ainsi : « On demandait un jour à D'Alembert pourquoi les mœurs des danseuses étaient plus déréglées que celles des cantatrices. "C'est sans doute une suite nécessaire des lois du mouvement", répliqua l'illustre savant, ce qui prouve que l'on peut se consacrer au calcul intégral sans pour autant méconnaître les subtilités de l'entrechat. »

« Le XVIII^e siècle finissant, conclut Maurice Lever, se dépasse par le plaisir dont la loi fondamentale demeure l'inconstance. Il intègre le libertinage comme l'une des valeurs les plus précieuses de la civilisation, avec la recherche du luxe, la rêverie sur l'art et la nature, le goût de la fête, la chasse au bonheur, toutes ces choses enfin par lesquelles l'homme a toujours tenté d'exorciser son angoisse. » Nous n'aurons pas droit aux jetés-battus par lesquels les ballerines de l'opéra excellaient à exciter leurs protecteurs, ni aux roucoulades des hétaires du Bel Canto. À ce projet se substitua en définitive un objet plus large, sur *Théâtre et Lumières*, couvrant l'ensemble du XVIII^e siècle, publié en 2001, que viendra compléter en 2006 une *Grande et Petite Histoire de la Comédie-française au siècle des Lumières* où l'art levérien du pastiche, en prose et en vers, fait merveille.

Pour être tout à fait complet, ajoutons qu'il fut aussi question, entre Maurice Lever et son éditeur, de Cagliostro, le *Joseph Balsamo* de Dumas, protagoniste innocenté de *L'Affaire du collier de la Reine* si bien narrée par Evelyne, pour certains haute et fastueuse figure du retour à l'obscurantisme, pour d'autres continuateur de Paracelse, théosophe, éminent instaurateur du rite maçonnique écossais, et l'une des ultimes victimes de l'Inquisition romaine en 1795.

Cet ultime projet non réalisé, je ne le rangerais pas sur le même rayon qui commence par Théophile et s'achève par Sade. Je l'intégrerais plus volontiers à celui que j'ai appelé « Histoire des marges », où je range les *Fous de Cour* ou *Le Sceptre et la Marotte*, l'histoire des « bougres » ou de l'inversion intitulée *Les Bûchers de Sodome*, et la genèse des faits divers, publiée sous le titre *Les Canards sanglants*. Maurice n'était pas seulement l'indiscret décacheteur de correspondances amoureuses parfois torrides. Il aimait filer les filoches, regarder les voyeurs, cliquer les limiers. Les archives policières et les mémoires de grands argousins étaient à la fois son verger, son terrain de chasse et son jardin des délices. Cette acuité scrutatrice du regard, cette ouïe impitoyable aux fausses notes et aux vrais barbarismes, ces commentaires gouailleurs et assassins, il en avait à revendre dans la ronde des jours, et une conversation avec lui guérissait de la fadeur d'une société où tout, applaudissements, rires, larmes, émotions, colères, semble désormais, comme à la télévision, préenregistré.

Survivre à un ami tel que Maurice, ce n'est pas seulement programmer dans son imagination les livres qu'il aurait pu écrire, qu'il n'écrira plus, que son modèle inspirera peut-être à d'autres. C'est faire voler en éclats la solitude où il nous laisse en imaginant ses réactions, en partageant ses rires, ses indignations, en commençant et finissant ses phrases face à une actualité et une société ô combien riche en travers, en ridicules et en absurdités spectaculaires. Je ne pense pas seulement à ce que nous offre à grand déballage et débagouillage la télévision, y compris dans des émissions réputées culturelles. À vous, Maurice, qui trouvâtes refuge à Alexandrie en 1940 dans des circonstances on ne peut plus dramatiques, je pense à ce que vous eût inspiré le feuilleton de ces chefs d'État français successifs allant l'un agoniser, l'autre défier l'épéctase avec vue sur les Pyramides et le Nil. Sans doute aurions-nous ensemble conclu que ce qui est menacé aujourd'hui pas par l'exhibition hyper médiatisée de l'intime, ce n'est pas la vie privée, c'est la vie publique.

Je pense aussi à ce que les nouvelles technologies nous annoncent, nous proposent déjà et dont vous étiez aussi on ne peut plus averti. Je me vois flâner avec vous, cher Maurice, parmi ces novations à venir auxquelles vous avez échappé. Elles ne marquent certes pas la fin de l'Histoire, plutôt celle d'une histoire que nous aurons partagée. En attendant, réjouissons-nous que si la pensée, la littérature, l'art n'occupent plus que les marges ou les failles d'un système affublé par antiphrase du nom de civilisation, cette culture qui nous est chère, dont Maurice nous a offert un si bel exemple, puisse paradoxalement compter comme l'une de ses plus sûres alliées la négligence méprisante où la confinent les tenants d'une prétendue civilisation du fric et de la frime. Tel est, pessimiste mais non résigné, à la fois sombre et lumineux, le message laissé par Maurice Lever, que nous n'aurons de cesse de ne pas laisser perdre.

Claude DURAND

**« "Un petit homme court et gros,
âgé de trente-cinq ans, d'une vigueur
incompréhensible, velu comme un ours" :
les figures du philosophe chez Sade³ »**

Intervention de Caroline WARMAN

(Jesus college, Oxford)

Il se peut que je sois la seule personne à prendre la parole aujourd'hui sans avoir connu Maurice Lever personnellement : je ne connais que ses travaux, mais c'est déjà beaucoup, et c'est déjà beaucoup d'en avoir perdu par sa disparition inattendue la suite. C'est l'un des chercheurs-écrivains qui avec Jean Deprun – un autre disparu – m'ont orientée le plus dans le domaine des études dix-huitiémistes : dans cette salle la plupart des autres sont réunis. Et c'est peut-être le moment de vous remercier ainsi que lui de ce que vous donnez aux chercheurs étrangers amateurs ou spécialistes du XVIII^e siècle français. Le fait que je n'ai pas connu Maurice Lever et que je suis étrangère me permet en quelque sorte de prendre la parole pour cette communauté globale et de mettre en avant notre dette énorme envers lui et envers vous aussi. Je suis tout à fait incapable de mesurer cette dette intellectuelle mais j'espère que cette incapacité, le fait d'être sans paroles, en atteste l'importance quelque part.

Mais si je n'arrive pas à mesurer le profil et les limites de ma dépendance, je peux quand même essayer de comprendre pourquoi les recherches de Maurice Lever ont été si riches pour moi. Et lorsqu'on pose la question de la façon, elle est simple : la réponse se trouve dans une richesse et une précision de sources que ce soit dans une exploitation inattendue des archives ou bien dans une analyse frappante des textes, et dans une générosité débordante qui fait que ces mêmes sources sont toutes données mot à mot dans des notes merveilleuses et dans des appendices extraordinaires. Vous allez me prendre pour une universitaire de la dernière sécheresse, une obsédée de l'érudition, mais c'est Nabokov n'est-ce pas qui disait que la vraie vie se trouve dans les notes de bas de page ! Voyez par exemple les trésors qu'on trouve dans les appendices de sa très grande biographie de Sade. Il y en a quatorze ! dont par exemple la

³ Il s'agit de la première partie d'une étude plus ample : le deuxième volet se trouvera dans le recueil *Les Figures du philosophe dans la prose non-philosophique: XVI^e-XVIII^e siècles* édité par Alexis Tadié, à paraître aux Presses Universitaires de Paris-Diderot.

pastourelle de bienvenue offerte à Sade lors de son arrivée à Lacoste, la liste et les adresses de ses anciennes visites et connaissances, mot à mot, une analyse scientifique moderne de l'effet de la poudre de cantharide, les affaires d'Arcueil et de Marseille devant la presse, plusieurs lettres inédites de l'époque italienne, etc. – sans oublier des témoignages sur l'importance capitale de l'argent dans cette histoire, des notes inédites de Mme de Montreuil sur la succession de l'abbé de Sade ainsi qu'un mémoire adressé par Sade à sa femme, et ainsi de suite. C'est d'une richesse remarquable, passionnante, issue de ce qui me paraît être – de la part de Maurice Lever – une passion pour son sujet, une passion qui se transmettait et qui se transmet encore. J'ai donc pu non seulement profiter d'une biographie étonnante qui raconte pour la première fois la vie du père de Sade, avançant l'hypothèse originale et convaincante que c'est à cause des délits diplomatiques du père que le fils s'est retrouvé sans défenseur de la part de ses « égaux » aristocratiques au moment où il lui en fallait ; j'ai non seulement pu lire sa vie dans tout son détail vécu, racontée par des documents jusque-là restés muets dans des archives d'état et de famille, mais j'ai aussi pu lire les documents eux-mêmes, moi et tout lecteur intéressé. Pour tout lecteur qui n'aurait pas accès aux archives pour une raison ou pour une autre et se retrouverait complètement perdu même s'il l'avait, cela représente l'ouverture d'un monde, et la possibilité d'y pénétrer. Dans les travaux de Maurice Lever, il n'y a aucun panneau marqué « Défense d'entrer ». On peut y accéder, et c'est cette générosité qui est de la toute première importance.

Je suis donc entrée, et j'ai poursuivi des pistes ouvertes par la biographie, et le cas d'étude que je vais vous montrer a pour sujet la *figure du philosophe chez Sade* ; quant à la citation du titre, elle renvoie au personnage de Roland, décrit dans le détail dans les pages de la *Nouvelle Justine*. Le philosophe chez Sade n'est pas un être apprivoisé : c'est un personnage qui est puissant, sexuel, exagéré, souvent grotesque, souvent marqué par l'humour quelque peu noir de son créateur. Tel Roland. Il semble dériver de deux sources principales, l'une mise en scène dans les contes de fées – l'ogre tueur et mangeur des enfants, des jeunes demoiselles, et des princes qui viennent à leur secours, et l'autre plus précise, plus limitée, celle du type du penseur libertin. Le premier des modèles – le stéréotype de l'ogre magicien – se retrouve dans les comptes-rendus exagérés et quasi-fictifs des affaires Sade dans la presse manuscrite et imprimée de l'époque, tels que Maurice Lever nous les offre mot à mot dans ses appendices. Ces comptes-rendus nous permettent de voir que Sade était lui-même victime de récits torrides bien avant qu'il ne se mette à en écrire lui-même. Il est suggestif de mettre les deux versions côte à côte : l'intérêt sexuel déguisé en horreur vertueuse de l'un se trouve mis à nu dans l'autre ; le non-dit piquant se transforme en tout-dit agressif et on est nettement moins à l'aise avec ce dernier. Mais résumons ces comptes-rendus : le récit qui s'en dégage est frappant.⁴

⁴ Je reprends ici des travaux que j'ai faits ailleurs et qui sont apparus sous le titre "Broder sur des fonds connus": Sade récrit la presse périodique', in *Réécritures 1700-1820*, éd. Malcolm

Chaque rapport, dans les nouvelles à la main comme dans les gazettes et ailleurs, dresse une liste des personnages principaux⁵ : d'un côté on a « le marquis de Sade » ou encore plus respectueusement « monsieur le marquis de Sade » ou encore « le comte de Sade » et « colonel d'un régiment » tandis que de l'autre on trouve une « pauvre femme », une « veuve », une « femme mendicante », une « femme qui demandait l'aumône ». L'homme puissant abuse de la confiance de la pauvre innocente qui, elle, ne demandait qu'un emploi décent. Sade, exploiteur, lui offre de l'attacher à quelque chose, mais ce ne sera pas à son service, comme on le verra.⁶ C'est le jour de Pâques.⁷ Détail pittoresque mais nécessaire à l'ambiance de l'intrigue : ils entrent dans la maison de Sade à Arcueil par une petite porte du jardin, qui, nous le dit Hardy, est verte.⁸ Introduits tous les deux dans une chambre qui est « bien meublée » selon certains et « écartée » selon d'autres, le marquis/comte/colonel oblige la femme à se déshabiller.⁹ Il est question, à plusieurs reprises, de la chemise qu'elle ne veut pas ôter : on la lui arrache ou déchire.¹⁰ Ensuite on l'attache au lit, la bâillonne, et la fouette avec des verges, « de la manière », précise le *Courrier du Bas-Rhin*, « dont on use avec les nègres dans les colonies ».¹¹ Mais on n'est qu'au début. Armé d'un canif, le méchant fait des incisions dans les chairs des fesses, ou « sur la peau », ou encore « dans les cuisses ».¹² Ensuite, selon certains, il y coule soit de la cire d'Espagne (qui brûle plus que d'autres cires), soit un baume de « nouvelle invention » qui guérit les plaies « sur le champ », « en peu d'heures », « en vingt-quatre heures » selon d'autres, ou bien les deux, le baume étant censé guérir les ravages et du couteau et de la

Cook et Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, Peter Lang 2002, p. 243-252, voir en particulier aux pages 246-249. Je remercie Malcolm Cook et Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval ainsi que la Maison d'Édition Peter Lang d'avoir bien voulu m'autoriser cette *réécriture*.

⁵ Les textes sont reproduits par Lever, *Donatien Alphonse François, Marquis de Sade*, Paris, Fayard, 1991, appendices IV et V, p. 798-808, et les gazettes qui parlent de l'affaire d'Arcueil sont, pour les Nouvelles à la main : le *Recueil d'anecdotes littéraires et politiques*, la *Gazette à la main par Marin*, la *Correspondance littéraire de Carlsruhe*, les *Nouvelles à la main*. Les gazettes imprimées sont la *Gazette d'Utrecht*, les *Nouvelles politiques publiées à Leyde*, le *Courrier du Bas-Rhin*. Le journal de marquis d'Albertas est celui que cite Lever à côté de Siméon-Prosper Hardy, *Mes Loisirs, ou Journal d'événements tels qu'ils parviennent à ma connaissance*. Mme du Deffand écrit à Horace Walpole le 12 avril 1768 soit 9 jours après l'événement (Lever, *Sade*, p. 176-177). On parle de l'affaire de Marseille dans la *Gazette à la main*, les *Nouvelles à la main*, Bachaumont, *Mémoires secrets*, t. VI (25.7.1772) (Lever, *Sade*, p. 212-213), Pidansat de Mairobert, *Observateur anglais etc.*, t. III, p. 66-68 (Lever, *Sade*, p. 693, n.16) Jacques-Antoine Dulaure, *Collection de la liste des ci-devant ducs etc.* (Lever, *Sade*, p. 693-694, n.16).

⁶ Ce détail fait partie de presque tous les récits.

⁷ Détail figurant dans le *Recueil d'anecdotes*, la *Correspondance littéraire de Carlsruhe*, Hardy.

⁸ Voir la *Correspondance littéraire de Carlsruhe (CLC)*, Hardy.

⁹ « Appartement bien meublé » : *CLC* ; « cabinet écarté » : *Gazette d'Utrecht (GU)*, *Nouvelles politiques publiées à Leyde (NPPL)*.

¹⁰ *CLC*, Hardy.

¹¹ *Gazette à la main (GM)*, *CLC*, *GU*, *Courrier du Bas-Rhin (CBR)*, Hardy.

¹² *Recueil d'anecdotes littéraires et politiques (RALP)*, *GM*, *CLC* respectivement.

cire.¹³ C'est évidemment à ce point-ci que Sade passe de l'aristocrate débauché au scélérate bizarre : l'épisode du baume le transforme en « grand amateur de la chimie », en un personnage « d'une féroce curiosité » qui a une « fureur pour la chimie » ou encore « une étrange fureur de disséquer des hommes ».¹⁴ La femme, devenue héroïne du drame, après avoir souffert, prié et frémé, se retrouve seule un instant et se sauve par la fenêtre, grâce aux rideaux qu'elle parvient à détacher pour ensuite descendre dans le jardin.¹⁵ D'autres détails aussi « piquants » qu'« extraordinaires » épicient le récit, où on voit également s'étaler les nuances qui lui prêtent sa « vérité » et qui font que le lecteur accompagne l'héroïne tout au long de l'action : la porte du jardin, les meubles de la chambre, les rideaux. Que ce soit vrai ou non n'a pas d'importance : on assiste à la répétition d'un récit qui appartient, dès lors, au public, aux lecteurs.¹⁶ Ses étapes principales sont marquées par la rencontre du noble et de la pauvre le jour de Pâques, l'abus de confiance, la chemise, le fouet, le canif, la cire, le baume guérisseur. Il est donc question de l'aristocratie, du blasphème, de la science suspecte. Sade devient le scélérate achevé du XVIII^e siècle : il représente tout ce qui est impossible à maîtriser dans la puissance du passé et de l'avenir – c'est à la fois l'emprise féodale, la perte de la religion, les progrès scientifiques. En même temps, son personnage, tel qu'il est décrit dans les rapports, tire sur l'archétype du méchant, ce qui ne passe pas inaperçu pour le *Courrier du Bas-Rhin*. Là, après avoir donné un simple énoncé des « faits » on passe à une histoire beaucoup plus charnue, laquelle, toujours d'après le journal, a été répandue par la « méchanceté ».¹⁷ Ainsi, poursuit-on, « on a renouvelé [...] tous les contes de la *Barbe Bleue* ».¹⁸ Mais malgré son regard apparemment objectif, la gazette n'hésite pas à entrer dans le détail pittoresque du récit quelques jours plus tard en ajoutant que c'était « de son père qu'il tenait un spécifique pour guérir les plaies en vingt-quatre heures » et que « ce fait est des plus certains ».¹⁹ Le baume a la place d'honneur dans presque tous les rapports : plusieurs même paraissent s'intéresser à ce médicament si miraculeux.

Les grandes lignes de l'affaire de Marseille, telle qu'elle est racontée dans la presse, sont à peu près les mêmes, sinon nettement plus éloignées de ce qui aurait pu être la vérité.²⁰ Ayant convoqué une « assemblée nombreuse » ou « un bal », Sade aurait donné à ses invités des pastilles cantharides qui les auraient empoisonnés. Après des « désordres affreux », il y a eu « plusieurs

¹³ Cire d'Espagne : *GM, CLC, GU, Hardy* ; baume : *RALP, CLC, GU, NPPL, CBR, Hardy*.

¹⁴ *GU, NPPL*.

¹⁵ *CLC, GM, GU, CBR, Hardy*.

¹⁶ Je reprends les mots d'Henri Coulet, « Le Récit court en France au XVIII^e siècle » dans Malcolm Cook et Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, éd., *Anecdotes, faits-divers, contes, nouvelles 1700-1820 : actes du colloque d'Exeter, septembre 1998*, Bern, Peter Lang, 2000, p. 24

¹⁷ *CBR* dans Lever, *Sade*, p. 803.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ Voir notre note 3, ci-dessus.

morts ». ²¹ Deux fois, on évoque la belle-sœur, et [l'on] va jusqu'à dire que Sade aurait empoisonné sa femme. ²² Le Sade de Marseille est donc plus exagéré que celui d'avant : toujours épris de chimie, l'empoisonneur est encore plus enragé, il lui faut plus de victimes, rien ne lui suffit. Cette fois-ci, ce ne sont plus les femmes du peuple dont il abuse, ce sont ses égales, bien que l'affaire, telle qu'elle s'est « vraiment » déroulée, n'implique que Sade, son valet et trois prostituées. Le personnage qui en ressort, « le même qui [fit] des essais de dissection », n'est plus contraint par aucun lien — de l'état, de l'église ou du mariage. ²³

Voici où l'on retrouve Sade l'homme, futur auteur, qui a dû se lire dans les journaux, lui qui s'abonnait à plusieurs, et qui avalait à grands traits les recueils d'anecdotes, les mémoires secrets, les récits en général et sous toutes les formes. ²⁴ Il est possible de reconstruire sa réaction aux récits qui le concernent personnellement à partir des remarques qui lui échappent dans ses lettres et dans ses ouvrages eux-mêmes. D'un côté, c'est le grand seigneur dédaigneux :

Je suis convaincu, [écrit-il dans son pamphlet notoire adressé à Villetterque] il y a bien longtemps, que les injures dictées par l'envie ou par quelque autre motif plus vil encore, parvenant ensuite à nous par le souffle empesté d'un folliculaire, ne doivent pas affecter davantage un homme de lettres, que ne l'est des aboiements du mâtin de basse-cour le voyageur paisible et raisonnable. ²⁵

Mme Delbène reprend le même argument auprès de Juliette, lorsqu'elle lui explique que « les premiers principes de ma philosophie [...] sont de braver l'opinion publique ». ²⁶ Les mêmes mots se retrouvent ailleurs, dans les pages de la *Nouvelle Justine*, où l'on apprend que « le mépris des sots est une jouissance pour le philosophe ; il est délicieux de braver l'opinion publique ». ²⁷ L'ex-victime de la représentation grotesque se venge, et, hautain, reprend sa place hiérarchique de grand seigneur, mais tout en revendiquant le statut de *philosophe*. La figure du philosophe qui se dessine serait donc celle d'un aristocrate. Mais s'agit-il uniquement d'un snobisme de grand noble ? Lorsqu'on revient à la phrase, un autre groupe élitiste se laisse deviner, celui des libertins, et c'est celui-là qui s'érige en famille et dont Sade va se réclamer. Aucun besoin d'insister sur la présence répétée du terme « libertin » chez Sade : ses héros sont tellement empreints de l'essence du libertinisme, qu'ils

²¹ *NM, GM, Mémoires secrets*.

²² *Mémoires secrets*, Hardy.

²³ « Essais de dissection » : *NM*.

²⁴ Voir Hans-Ulrich Seeffert, *Sade, Leser und Autor*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 1983.

²⁵ Cité par Lever, *Sade*, p. 584. *De l'auteur des crimes de l'amour à Villetterque folliculaire*, Paris, Massé, an IX.

²⁶ Sade, *Histoire de Juliette*, dans *Œuvres*, éd. Michel Delon, Paris, Gallimard Pléiade, 1998, t. III, p. 186.

²⁷ Sade, *La Nouvelle Justine*, dans *Œuvres*, éd. Michel Delon, Paris, Gallimard Pléiade, 1995, t. II, p. 416.

peuvent même avoir des « yeux libertins ». ²⁸ Mais ce n'est pas uniquement du libertinage au sens *dilué* du XVIII^e siècle, très fortement infléchi par les autojustifications qu'il puise dans la philosophie de Locke entre autres et qui désignerait la pratique de faire de la poursuite du plaisir le centre de son existence. C'est plutôt un profil du libertinage qui est hérité de façon assez exacte des libertins du XVII^e siècle, tels que La Mothe Le Vayer, Cyrano, Naudé, etc., comme nous laisse le deviner le grand travail d'Isabelle Moreau sur les stratégies d'écriture des libertins. ²⁹

Il se trouve donc que les sots et la sottise en général y figurent au premier plan. Sorel remarque par exemple à propos de certains lecteurs que :

les sots ne peuvent trouver icy que des sottises, pource qu'ils n'aperçoivent que ce qui leur ressemble ³⁰

Ailleurs on trouve un certain Cremonini présenté par François van der Plaats comme

un Grand personnage, un esprit vif et capable de tout, un homme déniaisé et guéri du sot. ³¹

Voilà le profil de notre libertin sadien : c'est le même. Le maintien de la non-sottise implique pour le libertin « une pratique » ; c'est, nous dit Isabelle Moreau, « un exercice quotidien qui se traduit très concrètement dans l'art d'écrire libertin », ce qui « cultive [...] l'esthétique de la dissonance ». ³² Si l'esthétique de la dissonance résonne d'une autre façon chez Sade que chez les libertins érudits, et pourrait être qualifiée de dissonance obscène plutôt que satirique et parodique, elle ne produit pas moins ce même décalage textuel dont parle Moreau. ³³ Et ces notions – avoir un esprit vif, être capable de tout, arriver à se défaire de ses préjugés – sont essentielles au libertin sadien : ce sont ses toutes premières qualités. Cela dit, le *tout* que le libertin sadien conçoit n'est pas le même *tout* imaginé par le libertin de la fin du XVII^e siècle : c'est un *tout* imprégné par les décennies qui les séparent, par la philosophie lockéenne, par l'épicurisme à la fois strict en ce qui concerne les théories atomistes de l'attraction, et stéréotypé, relatif à la débauche donc, ainsi que par les idées de ce que c'est que de penser et de sentir ; chez Sade, on n'a même pas besoin d'endormir les acteurs pour les défaire de leurs préjugés et les rendre à l'état de nature, comme fait Diderot de d'Alembert dans *Le Rêve* : il y a chez le libertin

28 SADE, *La Nouvelle Justine*, p.416: on repère trois autres instances du terme à la même page : le « libertin Dubourg », « tous les libertins savent que », « véritable libertin » .

29 MOREAU Isabelle, *"Guérir du sot": les stratégies d'écriture des libertins à l'âge classique*, Paris, Honoré Champion, 2007.

30 « Dans les remarques de son Berger extravagant, Sorel constate, amer, qu'aucun auteur n'aura jamais le pouvoir de rendre intelligent un sot : ' les sots ne peuvent trouver icy que des sottises, pource qu'ils n'aperçoivent que ce qui leur ressemble, et ne sçauoient s'y représenter des choses trop éloignées de leur esprit' », SOREL, *Remarques sur le XIV. Livre*, p.750, cité par MOREAU, *"Guérir du sot"*, p.1007.

31 François VANDER PLAATS, *Naudaeana et Patiniana*, 2nd ed., 1703, p. 55, cité par MOREAU, *"Guérir du sot"*, p. 1088n.

32 MOREAU, *"Guérir du sot"*, p. 1109.

33 *Ibid.*, p.1110.

philosophe de Sade une immédiateté à la fois de sensation et d'action, et de pensée et d'action, qui fait que le cerveau n'existe que pour digérer les sensations tant intérieures qu'extérieures. Écoutons Mme Delmonse là-dessus :

« Desroches », dit ici Mme Delmonse, au bout de quelques minutes de réflexion, « plus je suis foutue, plus je deviens libertine ; une action chez moi détermine une idée, et cette nouvelle idée une action différente [...] »³⁴

On voit que la pensée en elle-même n'est pas éliminée, mais que tout ce qui n'a pas affaire avec l'action et la réaction du corps l'est.

Si on se demande de nouveau ce que c'est que la figure du philosophe sadien, on répondra qu'il y a plusieurs figures tant théoriques que physiques entassées les unes sur les autres: c'est la figure de la victime des récits de presse, et qui ricane de sa vengeance en se transformant en scélérat parachevé ; c'est l'homme qui retrouve toute sa puissance et qui est puissant même dans l'impuissance ; c'est le libertin érudit, qui rejette la sottise et les sots, et qui fait de son écriture une pratique de la dissonance ; c'est l'homme de plaisir qui arrive à la connaissance par la sensation et qui cherche par là à étendre ses expériences et donc ses savoirs. C'est l'homme réactif. C'est surtout le spectateur actif. Le libertin, qui n'a qu'à voir pour apprendre, concevoir, vouloir, faire et s'exprimer, devient synonyme de l'intelligence, et c'est dans ce sens-là, sinon dans d'autres, qu'il faut faire de *libertin* et de *philosophe* chez Sade deux termes identiques. Lorsqu'on lit de Roland qu'il est « [u]n petit homme court et gros, âgé de trente-cinq ans, d'une vigueur incompréhensible, velu comme un ours, la mine sombre, le regard farouche »³⁵, on comprend pourquoi sa description physique est essentielle, ou plutôt, dans les mots de l'auteur, pourquoi « il est essentiel de [le] peindre » avant de le mettre en scène : c'est la description de la figure physique, c'est-à-dire la forme extérieure, qui nous livre le philosophe.

Je m'arrête là. Mais c'est pour vous dire que le parcours de ce petit sentier modeste n'aurait pas été possible sans les grands chemins de recherche et de possibilités ouverts par le regretté Maurice Lever. Je l'en remercie.

Caroline WARMAN

34 SADE, *La Nouvelle Justine*, p. 414.

35 SADE, *La Nouvelle Justine*, p. 1013.

« Le texte-vie »

Intervention de Philippe ROGER

(CELLF 17^e-18^e, CNRS ET EHESS)

Mon amitié avec Maurice Lever s'est trouvée placée sous le signe de Sade, puisque j'ai fait sa connaissance, à mon retour des Etats-Unis, au moment où il s'engageait pour de longues années dans ses chantiers sadiens et qu'il m'a associé à celui de la correspondance générale. Combien pourtant, lorsque nous nous sommes connus, mon Sade différait du sien ! A mon peu d'intérêt d'alors pour la biographie et les «papiers de famille» répondaient chez lui une aimable indifférence pour les lectures «théoriques» et une forte réticence à considérer Sade comme un «penseur». Sade avait tout, quand j'y songe, pour nous séparer. Ce fut le contraire qui arriva et ce sont nos Sade qui, sous le signe de l'amitié, finirent par se rapprocher. Ces réflexions sur le texte-vie portent donc sur Sade, mais sans doute aussi, en filigrane, sur Maurice et sur moi.

Vivre avec Sade ?

Longtemps l'œuvre de Sade fut envahie par sa vie ; plus souvent encore par les vies qu'on lui prêtait. Toute sa «réception» ou presque en témoigne. Au XIX^e siècle, de Janin à Michelet, mieux vaudrait d'ailleurs parler d'exclusion que de réception. Une fin de non-recevoir est alors opposée à un Sade composite dont l'œuvre ne cesse d'être ignorée que pour alimenter la réinvention débridée de l'homme. Et cet investissement de l'œuvre par l'homme devait perdurer chez ceux-là mêmes qui, au XX^e siècle, entreprirent de remettre les textes en circulation, à commencer par Maurice Heine, écrivant en 1930 : «la curieuse *personnalité* du marquis de Sade hante de plus en plus la littérature et la pensée contemporaines» (*je souligne*).

Nul doute que cette vie extraordinaire n'ait dû fasciner les regards davantage que telles carrières plus réglées d'écrivains moins anomiques. N'ignorons pas non plus le contrecoup de la censure frappant le texte : l'interdit légal ou moral lancé contre son écriture ne pouvait qu'intensifier la présence «existentielle» de Sade ; de même sa psychiatrisation par les psychopathologues de la fin du XIX^e siècle a-t-elle préparé les voies d'une fascination générale, au siècle suivant, pour sa «curieuse personnalité».

Tout cela est vrai, mais reste court. Au-delà du faisceau des causes occasionnelles, l'interpénétration de l'œuvre et de la vie prend indéniablement chez Sade une densité dramatique exceptionnelle : «drame de la vie», comme eût dit son ennemi Rétif, et dramaturgie de l'écriture forment ici un nœud serré. Pour ne pas en être étouffé, comme le furent tant de biographes révoltés ou d'hagiographes fascinés, la critique des années 1960-1970 a voulu trancher ce nœud. Tout le texte et rien que le texte : ainsi espérait-elle dégager la lecture de Sade des interférences induites par une figure de l'homme échafaudée entre rumeurs et fantasmes. Austérité provisoirement nécessaire, sans doute, mais qui interdisait d'affronter la question que le cas Sade nous pose ou impose avec une acuité particulière : la question de ce continuum que j'appellerai le «texte-vie», pour le distinguer du schéma dualiste et mécaniste de «l'homme et l'œuvre».

La critique des années 60-70 eut donc raison de rappeler au texte. Mais avaient-ils tort, ces redécouvreurs qui, de Maurice Heine à Maurice Nadeau en passant par André Breton, en appelaient aussi à la leçon de vie livrée par un Sade inextricablement *hommœuvre* ? Et considérées sous cet angle, les formules postulant une proximité de Sade ou posant comme possible une familiarité avec lui apparaissent moins naïves ou d'une provocation moins gratuite. Ainsi Maurice Nadeau, parlant en 1947 de Pierre Klossowski comme d'«un de ceux qui ont longtemps vécu en tête-à-tête avec Sade» : tel «tête-à-tête» peut faire sourire —ou frémir ; mais la question de notre cohabitation avec Sade est sérieuse. Ainsi Klossowski lui-même et son *Sade mon prochain*, ce titre «à faire vomir» (comme dit Roberte dans une réplique des *Lois de l'hospitalité* que l'on retrouvera en épigraphe de la réédition de l'essai en 1967) : manière retorse (poussée jusqu'à la feinte palinodie) de reposer la même question du «vivre-ensemble».

Peut-on, pour reprendre une autre expression de Maurice Nadeau, «marcher [...] en compagnie de Sade » (*Sade. L'insurrection permanente*, rééd. Belles-Lettres, 2002, p. 71) ? Admis même qu'il ne soit pas notre prochain (Roberte), qu'il reste «étrange» (Paulhan), que l'admirer ce soit «édulcorer sa pensée» (Bataille), reste cette évidence de lecture éprouvée par beaucoup d'une *présence* de Sade —d'une présence amicale et même tutélaire. Chantal Thomas, un demi-siècle ou presque après Maurice Nadeau, a donné une belle formulation de ce paradoxal effet d'accompagnement et de protection : «Comme quelqu'un me demandait, un jour, pourquoi de ma part, un tel attachement à l'œuvre sadienne, m'est venue cette réponse (dont je fus la première surprise) : il suffit que je pense à Sade pour qu'aucune forme de découragement ne puisse m'atteindre...» (*Sade*, Seuil, 1994, p. 7) Autant d'appels en tout cas à ne pas ignorer cette question du «texte-vie» mal posée par l'histoire littéraire traditionnelle et écartée par le modernisme critique en délicatesse avec l'Auteur. C'est cette question, me semble-t-il, plus que la «personnalité» de Sade, qui continue de hanter les lectures sadiennes jusqu'à nos jours.

Texte-vie doit s'écrire avec trait d'union et se dire d'une seule traite. Faute de quoi nous aurions tôt fait de retomber dans «l'homme et l'œuvre» où, soit dit en passant, la conjonction de coordination ne coordonne rien du tout, mais tout à la fois sépare et confond. Sépare : comme en ces alinéas étanches des manuels scolaires où était d'abord narrée la vie de l'écrivain, puis décrite son œuvre. Mais aussi confond : car à cette séparation toute pédagogique succède vite la métastase interprétative. (Un court exemple valant un long discours, contentons-nous de rappeler la célèbre présentation de Denis Diderot dans le manuel de MM. Lagarde et Michard [*Dix-Huitième Siècle*, éd. de 1953, p. 196] : «Plébéien sensuel, bavard et démonstratif, Diderot manque de tact et de délicatesse [...] Il est vulgaire, de cœur et parfois de style [...] ; très matériel, il semble avoir été prédisposé au matérialisme»). «L'homme et l'œuvre» signifie toujours, sourdement, de l'homme à l'œuvre et de l'œuvre à l'homme. Deux bassins, existentiel et textuel, sont mis en communication, décrétés vases communicants. Mais si l'œuvre est cet aval dont la vie de l'écrivain est l'amont, qu'est-ce donc que la lecture avalise ? Faut-il avouer qu'on ne peut s'immerger (dans le texte) sans se mouiller (avec l'auteur) ? Nous verrons dans un instant cette question déjà agitée par Sade au cours d'une polémique avortée en 1803. Le ressort secret de la critique selon «l'homme et l'œuvre» est sans doute, comme Sollers l'a noté, et justement à propos de Sade, une intimation de causalité qui est *ipso facto* intimation de vertu : «le discours vertueux – et finalement le discours dans son ensemble, tout discours ayant partie liée avec la vertu – repose sur l'enchaînement cause-effet, sur la motivation (la valeur)» (*Tel Quel* n° 28, p. 42).

Reposer la question du «vivre-ensemble» sans retomber dans la mécanique vertueuse, fatalement vertueuse, du tourniquet causal. Poursuivre l'exigence sollersienne d'un «Sade dans le texte» (titre de son article de *Tel Quel*) sans perpétuer l'exclusion de ce Donatien qui portait «un manchon blanc lorsqu'il aborda Rose Keller». L'homme de cette mission, non de conciliation, mais de remise en mouvement, fut Roland Barthes – c'est lui, bien sûr, que je viens de citer et qui nous invite à retrouver l'homme au manchon blanc.

On a beaucoup glosé sur son «retour» de l'auteur ; mais pas assez relevé peut-être que ce retour d'entre les morts, Barthes l'a proclamé à la faveur (en faveur) de Sade. C'est en tête de *Sade, Fourier, Loyola*, en effet, que Barthes ose faire «revenir» l'auteur réputé mort – petite mort, à bien compter, et de courte durée puisque tout se joue entre 1967 et 1971. Ce moment charnière, Barthes le négocie, comme souvent, en Janus méthodologique : mais, en la circonstance, le regard en arrière est pour la Théorie, le regard en avant pour l'Auteur. En 1967, le nom de Barthes est au sommaire du numéro déjà évoqué où ses «amis de *Tel Quel*» exorcisent la figure (sociale et fantasmatique) de Sade pour mieux restituer son corps (textuel) glorieux. En 1971, Barthes reprend son étude, «L'arbre du crime», dans *Sade, Fourier, Loyola*, et la double d'un «Sade II» ; mais cette fois, c'est pour annoncer le «retour amical de l'auteur» – du jeune homme au manchon blanc de la Place des Victoires, et

du vieillard jouant «ses derniers jeux avec la petite lingère de Charenton» (*Sade, Fourier, Loyola*, Seuil, 1971, p. 14).

Et si Maurice Heine, au fond, avait eu raison ? Lire Sade, n'est-ce pas, qu'on le veuille ou non, vivre avec Sade ? Inversement, n'était-ce pas un paradoxe intenable, pour la critique textualiste, bien obligée de constater (pour la déplorer) l'intime imbrication *hommœuvre* chez Sade, que de prétendre ne traiter que d'un texte «décontaminé» de l'homme ? Il est logique que Barthes, qui avait beaucoup donné pour la cause du Texte, ait été le premier à reconnaître ce paradoxe.

Sade contre Sainte-Beuve

Cet auteur revenu, faut-il le rappeler, n'était pas tout à fait celui des notices biographiques du Lagarde et Michard : il n'était ni «celui qui a été identifié par nos institutions», ni «même [...] le héros d'une biographie». Barthes le définissait comme «un pluriel de charmes», préférant à tous les «contrats de lecture» une complicité des enjouements. L'auteur, dans le «texte-vie», revient ainsi *sans conséquence* (idéologique ou morale) dans un schéma qui récuse «l'enchaînement cause-effet» et ses dérives incriminantes. Et ce Sade-là, celui du manchon et de la lingère, accompagne désormais l'écrivain Sade sans se confondre avec lui. Car pour Barthes, Proust aura toujours raison contre Sainte-Beuve. Et curieusement, pour Sade aussi !

C'est le moment d'évoquer un curieux texte écrit en 1803 par Sade contre ceux qui prétendent «juger les mœurs d'un écrivain d'après ses écrits». Il fait partie des «notes littéraires» tirée des «Cahiers personnels» et publiée par Gilbert Lély dans le volume XV de l'édition du Cercle du Livre précieux.

Cette ébauche d'article ou de lettre ouverte date des tout premiers mois de l'ultime détention de Sade, celle de Charenton. Elles esquissent une réponse à un article paru dans le *Journal des Débats* du 25 messidor an XI. Sade donne la date selon le calendrier révolutionnaire, encore en vigueur. Mais ce 25 messidor, vieux style, est un 14 juillet... C'est donc le jour anniversaire de la prise de la Bastille (et Sade polémiste est toujours prompt à accuser ses détracteurs de vouloir la rebâtir sous un autre nom) que choisit le *Journal des Débats*, décrit par Sade comme «vendu au plus infect capucinisme», pour fustiger les auteurs immoraux. Que disent donc les «imbéciles rédacteurs», les «ostrogoths» du *Journal des Débats*? La phrase qui indigna Sade et qu'il cite deux fois dans ce court fragment est la suivante : «On doit avant tout chercher l'honnête homme dans l'écrivain».

La réponse de Sade (il s'agit, répétons-le, d'un texte incomplet, sans doute abandonné ; peut-être Sade, bien traité à son arrivée à Charenton, a-t-il cru qu'il pourrait continuer à participer, depuis sa résidence forcée, aux débats littéraires parisiens ; mais la police de Bonaparte ne l'entendait pas de cette oreille) reprend des arguments déjà articulés deux ans plus tôt dans son libelle

de l'an IX contre le «folliculaire Villetterque» : ce qu'il appelait alors la «tourbe dévotieuse» est devenue en l'an XI «la tourbe monacale», mais c'est bien derechef le retour à l'ordre moral et à la bien-pensance religieuse que Sade dénonce comme un retour de l'Inquisition.

Mais ici, en 1803, délaissant le système de désaveu de ses ouvrages érotiques – système qui ne lui a guère réussi –, Sade esquisse une réflexion sur le fond et il ébauche, bien avant le *Contre Sainte-Beuve* de Proust une théorie de la dissociation nécessaire entre l'écrivain et son être social. En réponse, donc, à la proposition condamnée («il faut, disent ces ostrogoths, chercher l'honnête homme dans l'écrivain»), cette contre-proposition :

«C'est l'homme de génie que je veux dans l'écrivain, quels que puissent être ses mœurs et son caractère» ; et Sade poursuit : «je n'ai besoin que de vérité dans ce qu'il me fournit ; le reste est pour la société et il y a longtemps que l'on sait que l'homme de société est rarement un bon écrivain». (*Œ.C.*, 1966, XV, 17).

Théorie des deux «moi», donc : celui qui écrit et «celui, dira Proust, que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices» (*Contre Sainte-Beuve*, Gallimard-Idees, p. 157) Le parallèle est frappant, troublant, entre ces pages et celles de Proust critiquant la méthode peu «profonde» de Sainte-Beuve, «qui consiste à ne pas séparer l'homme et l'œuvre» et à «juger» celle-ci en fonction de ce qu'on a pu savoir de celui-là.

Un siècle à peu près sépare ces deux écrits, celui de Sade et celui de Proust – lequel n'a pu connaître le fragment de 1803. On peut cependant les faire jouer l'un avec l'autre parce qu'ils posent, me semble-t-il, la même question : qu'est-ce que vivre avec un texte ? vivre avec un texte, est-ce vivre avec son auteur ?

A cette question, Sade donne une réponse aussi simple que radicale : elle ne contredit pas seulement le discours critique vertueux des «capucins» du *Journal des Débats* ; elle contrevient à la nouvelle doxa littéraire qui, depuis Rousseau, a reformulé le tête-à-tête auteur-lecteur selon un idéal identificatoire, l'auteur cherchant à «se communiquer» à un lecteur lui-même en quête de communion. Or ce modèle post-rousseauiste, Sade le récuse vigoureusement. Ce n'est pas là le «vivre-ensemble» que veut le lecteur. Ce n'est pas à ce moi-là que le désir du lecteur s'adresse. Je veux «l'homme de génie» dans l'écrivain, explique Sade, et non «l'honnête homme», «parce que ce n'est pas avec lui que je veux vivre, mais avec ses ouvrages». Sade entérine donc l'idée de la lecture littéraire comme vie commune avec l'auteur ; mais non moins clairement, il désigne comme unique objet de ce désir l'autre «moi», celui qui n'est pas «pour la société», celui que Proust nous requiert de découvrir : «Ce moi-là, si nous voulons essayer de le comprendre, c'est au fond de nous-mêmes, en essayant de le recréer en nous, que nous pouvons y parvenir». Et il ajoute : «Rien ne peut nous dispenser de cet effort de notre cœur».

J'aimerais m'arrêter un instant sur cette phrase magnifique et énigmatique, qu'il ne faut pas entendre, je crois, comme un appel à une herméneutique de l'affectivité, ni à une sorte de «critique de sympathie», pour ne pas dire sentimentale. Ce «cœur» relève évidemment d'une forme de piété – ce qu'on pourrait appeler, en référence à Barthes encore, la *Caritas* critique – ; mais c'est aussi et surtout un courage, une contention de l'esprit tendu vers la vérité propre au texte-vie. Proust enchaîne (si l'on peut dire, puisque le démonstratif «cette» qui ouvre la phrase suivante ne reprend aucun terme précédent : ce qu'il reprend, c'est l'ensemble du développement sur les deux «moi») : «Cette vérité, il nous faut la faire de toutes pièces et il est trop facile de croire qu'elle nous arrivera un beau matin, dans notre courrier, sous forme d'une lettre inédite, qu'un bibliothécaire de nos amis nous communiquera ou que nous recueillerons de la bouche de quelqu'un qui a beaucoup connu l'auteur» (p. 157). En une seule phrase, Proust trace le double geste qui qualifie toute lecture. Refus (contre Sainte-beuve) du document bouleversant ou du ragot décisif ; incrédulité radicale face à la prétendue trouvaille, tombée d'une liasse d'archive ou servie à domicile par le facteur, qui livrerait d'un coup le sens d'une œuvre en jetant sur l'auteur une lumière inédite et enfin véridique ; refus donc du coup de théâtre positiviste dont la formule est parfaitement illustrée par les dénouements des enquêtes du commissaire Maigret – «mais oui, bon sang ! Bien sûr...» En même temps et complémentaiement, conviction que la vérité est à «faire de toutes pièces» ; et cette expression de Proust, je la prendrais volontiers à la lettre, pour opposer au mythe du document décisif la réalité du travail de Maurice Lever, construisant en effet son Sade «de toutes pièces» – les innombrables pièces du puzzle assemblées et agencées par son zèle.

Contre la cohérence profonde que met au jour «l'effort de notre cœur», nul document-surprise ne saurait prévaloir. Une petite aventure de jeunesse m'en a tôt convaincu et puisqu'il y a prescription, pourquoi ne pas vous la livrer ?

Parmi les réactions à mon *Sade, la philosophie dans le pressoir*, paru dans les années 70, l'une des plus sévères (mais flatteuse aussi, puisque j'y étais mis dans le même sac que Roland Barthes) parut dans un numéro spécial de la revue *Obliques* consacré à Sade (n° 12-13, 1977) sous la plume de Jean-Pierre Faye, dont j'avais admiré (et admire toujours) plusieurs écrits, *Langages totalitaires* notamment. Continueur d'une déjà longue tradition surtout française (mais aussi britannique, avec Geoffrey Gorer) qui faisait de Sade, avec diverses nuances, une figure révolutionnaire, Jean-Pierre Faye dans ce texte intitulé «Changer la mort (Sade et le politique)» s'en prenait à ceux qui lui semblaient vouloir, à force de «textualité», dépolitiser et l'homme et l'œuvre. Jusque là, rien que de prévisible et il est vrai que, dès cette lointaine époque, je tenais (avec Aldous Huxley) *La Philosophie dans le boudoir* pour une «*reductio ad absurdum*» des valeurs révolutionnaires ; même le Discours sur les mânes de Marat, rédigé pour la section des Piques, me semblait entaché d'un subtil persiflage. Or à la onzième page de l'article de Jean-Pierre Faye tombait cette phrase, qui me fit l'effet d'un coup de massue (celle de l'Hercule

sans-culotte ?) : «A peine sorti de prison —en octobre 1794—, sa nouvelle position politique [celle de Sade] le relie à Babeuf (ne serait-ce pas le moment de se relier au «libertin» Barras ?) Il écrit à Babeuf en effet pour s'abonner d'abord au *Tribun du peuple*, ensuite pour proposer un ultime “écrit politique” à son journal».

Il m'est difficile aujourd'hui d'exprimer le séisme provoqué en moi par ces trois lignes. Sade abonné au *Tribun du Peuple*, Sade proposant à l'automne 1794 sa prose politique à Babeuf, c'était l'anéantissement pur et simple de tout ce que je croyais avoir compris de lui. Mon Sade en devenait pis que faux : impossible. Les notes pourtant nombreuses de l'article ne fournissaient à vrai dire aucun détail sur les sources de cette révélation —n'empêche, je passai les semaines suivantes à me demander si je ne devais pas songer à une reconversion professionnelle radicale. Par chance, à quelque temps de là, rencontrant dans un colloque italien Jean-Pierre Faye et l'interrogeant, penaud, sur les liaisons babouvistes de Sade, j'appris de lui que la rumeur concernant cette stupéfiante correspondance avait été propagée par un sadien amateur et légèrement mythomane : pour sa part, il avait cessé d'y prêter foi ; quant à moi, je pouvais de nouveau croire à une certaine cohérence des lectures.

Maurice Lever avait bien aimé cette histoire qui, grâce à lui, a trouvé sa chute : car si Sade ne s'est jamais abonné au *Tribun du Peuple*, il a en effet essayé de se «relier» à Barras pour lui demander aide et protection, en octobre 1797, au moment où il se débattait une fois encore dans l'imbroglio administratif de son inscription erronée sur la liste des émigrés. Et s'il y renonça, en fin de compte, c'est de peur que le méridional Barras, au courant de ses nombreuses «affaires», ne soit guère disposé en sa faveur —ce en quoi il ne se trompait pas, comme le prouvent les textes exhumés par Maurice Lever (*Sade*, Fayard, p. 564-565) ...

«L'effort de notre cœur», loin d'être la revendication d'une intuition dédaigneuse de la trace écrite, ce serait donc, si j'entends bien Proust et si je comprends bien le travail du document pratiqué par Maurice Lever, ce serait au contraire l'affirmation d'une cohérence *trouvable* (adjectif balzacien pour la recherche de l'absolu) et, une fois trouvée, irréfragable.

Cet «effort de notre cœur», par lequel le véritable moi de l'écrivain et avec lui l'œuvre et son sens se dévoilent comme *de l'intérieur* au lecteur, il me semble aussi que c'est exactement ce à quoi Roland Barthes nous incitait lorsqu'il en appelait au «retour amical de l'auteur» comme «un simple pluriel de 'charmes'», lorsqu'il proposait à une nouvelle critique d'accueillir Sade – un Sade «réduit à quelques détails, quelques goûts, quelques inflexions». Car ce retour, ajoute Barthes, est celui d'un «auteur qui vient de son texte et va dans notre vie». Loin du schéma des inférences mécaniques ballotant le lecteur de l'homme à l'œuvre et vice-versa, Barthes nous tend ici l'idée et l'image d'un auteur voyageur, pérégrinant jusque dans notre vie. L'écrivain aimé comme visiteur du soir.

Il me semble, en somme, qu'un arc de réflexion se dessine depuis la «note littéraire» tracée par Sade en 1803, en passant par *Contre Sainte-Beuve* et jusqu'au *Sade, Fourier, Loyola* de Barthes ou encore, du même Barthes, jusqu'à la conférence tardive (1978) intitulée «Longtemps je me suis couché de bonne heure» qui réunit, elle aussi, Proust et Sade (non pas, comme je l'ai fait, autour de la thèse d'une dissociation des deux «moi», mais autour de la commune conception que Barthes leur prête du roman comme destiné à «peindre ceux qu'on aime»).

Le double mouvement de ces réflexions, c'est de refuser le déversement ou la reversion de l'œuvre dans l'homme, mais au nom d'un retour plus subtil, plus «romanesque» aussi, de l'homme dans son œuvre et, de là, dans notre vie.

«Vivre avec un auteur», écrivait encore Barthes, «ne veut pas dire forcément accomplir dans notre vie le programme tracé dans ses livres par cet auteur». Et heureusement ! Cela n'a jamais réussi à personne, pas même Don Quichotte. Vivre avec Sade, «c'est à certains moments, parler sadien». Ou penser sadien. Ou penser à Sade et en tirer courage, comme le suggère Chantal Thomas dans la page que j'ai citée, profession de foi en une lecture qui peut désormais mettre sur le plan (comme dans sa phrase) «œuvre sadienne» et «Sade» – l'œuvre et l'homme, non plus distinguées pour être confondus, mais réunis, tressés par la lecture.

Un travail comme celui de Maurice Lever, biographe exemplaire et archiviste méticuleux des «papiers de famille» des Sade, c'est donc bien à tort, je crois, qu'on l'opposerait à ce que j'appelle le «texte-vie». Nous aurait-il seulement donné la meilleure biographie de Sade à ce jour (et pour très longtemps, je présume), nous aurions déjà une immense dette à son égard. Mais il nous a aussi donné «son» *Sade*, un Sade aux «vives lueurs romanesques» (comme le voulait Barthes), non par la fioriture ni la bravoure convenues qui gâtent tant de biographies, mais, à l'inverse, par le grain scrupuleusement noté du détail. Ce grand biographe que fut Maurice ressemblait ainsi au romancier selon Henry James : celui «sur qui rien jamais n'est jamais perdu». Il y a, me semble-t-il, une exceptionnelle réussite dans la manière dont il a livré à notre lecture une masse, j'aimerais mieux dire : une manne, de «biographèmes» sadiens ; dont il a notablement accru notre savoir sur Sade (sur Sade fils de son père, sur Sade sujet «impolitique» pris aux rets de la politique révolutionnaire) —et cela, sans «héroïsation» biographique, sans jamais non plus empoisser de positivisme tout ce savoir exact et positif dont il nous a fait part, dont il nous a fait don. Qu'il en soit encore une fois remercié.

C'est parce qu'il existe quelque chose comme le «texte-vie» que les textes vivent. Ceux de Sade. Ceux de Maurice. Continuons de vivre avec eux.

Philippe ROGER